



Fortins, 'tours d'Hannibal' et fermes fortifiées dans le monde ibérique

Pierre Moret

► **To cite this version:**

Pierre Moret. Fortins, 'tours d'Hannibal' et fermes fortifiées dans le monde ibérique. Mélanges de la Casa de Velázquez, Casa de Velázquez (E. de Boccard auparavant), 1990, 26 (1), p. 5-43. <hal-00723962>

HAL Id: hal-00723962

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00723962>

Submitted on 15 Aug 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fortins, "tours d'Hannibal" et fermes fortifiées dans le monde ibérique

In: Mélanges de la Casa de Velázquez. Tome 26-1, 1990. pp. 5-43.

Citer ce document / Cite this document :

Moret Pierre. Fortins, "tours d'Hannibal" et fermes fortifiées dans le monde ibérique. In: Mélanges de la Casa de Velázquez. Tome 26-1, 1990. pp. 5-43.

doi : 10.3406/casa.1990.2558

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/casa_0076-230X_1990_num_26_1_2558

FORTINS, «TOURS D'HANNIBAL» ET FERMES FORTIFIÉES DANS LE MONDE IBÉRIQUE

Pierre MORET

Membre de la section scientifique

L'idée de cette étude, où l'on tâchera de définir les divers types de fortifications isolées (tours, redoutes, fortins, fermes et hameaux fortifiés) qu'a connus le monde ibérique entre la protohistoire et les premiers temps de la présence romaine, est née de ma perplexité constamment renouvelée face à l'un des plus redoutables lieux communs de l'historiographie ibérique : la question des «tours d'Hannibal».

Longtemps ces tours ne furent connues que par les allusions évasives de quelques auteurs romains ; mais la publication des prospections archéologiques de Juan Bernier et de Javier Fortea¹ réveilla, voici une vingtaine d'années, la curiosité des historiens. Ces deux chercheurs avaient découvert dans la Haute Andalousie une longue série d'«enceintes fortifiées» quadrangulaires à l'appareil cyclopéen. D'aucuns n'hésitèrent pas à reconnaître en elles les tours et les relais optiques que le général borgne aurait fait construire dans toute l'Espagne soumise à son empire² ; le plus grand nombre y vit des ouvrages d'origine ibérique, réutilisés ou rebâties lors de la

1. Javier Fortea et Juan Bernier, *Recintos y fortificaciones ibéricos en la Bética*, Salamanque, 1970 ; Juan Bernier, César Sánchez, José Jiménez et Alfonso Sánchez, *Nuevos yacimientos arqueológicos en Córdoba y Jaén*, Cordoue, 1981.
2. F.J. Fernández Nieto, «España Cartaginesa», *Hispania Antiqua*, I, 1971, p. 338 ; José María Blázquez, *Ciclos y temas de la Historia de España : La Romanización*, I, Madrid, 1974, p. 86 ; *idem*, *Historia del Arte Hispánico, I- La Antigüedad (1)*, Madrid, 1978, p. 306 sq. ; Ramón Corzo Sánchez, «La Segunda Guerra Púnica en la Bética», *Habis*, VI, 1975, p. 215 ; Antonio Blanco Freijeiro, *Historia del Arte Hispánico, I- La Antigüedad (2)*, Madrid, 1978, p. 26. Les «tours d'Hannibal» andalouses ont encore été mentionnées lors d'un récent colloque sur les guerres puniques (*Punic Wars : backgrounds, evidences, consequences*, Anvers, 23-26 novembre 1988).

seconde guerre punique³. Mais quelle part exacte revenait aux Carthaginois dans les vestiges qu'on avait mis au jour ? On ne semble pas s'être inquiété de ce détail ; au vrai, il continue de régner autour de ces enceintes une étrange équivoque, dont le meilleur exemple nous est donné par une récente histoire d'Espagne où les tours de la Haute Andalousie subissent deux sorts contradictoires, d'abord identifiées, dans le chapitre consacré aux Ibères, comme des exemples de l'architecture indigène⁴, puis, dans le chapitre consacré aux Carthaginois en Espagne, comme les traces d'une implantation punique⁵...

Or, ces attributions souvent nébuleuses, qui ne s'autorisent que des indices les plus fragiles et que l'archéologie, comme on le verra, n'a jamais confirmées, voici que des fouilles toutes récentes les remettent sérieusement en cause. Plusieurs enceintes quadrangulaires du type défini par Bernier et Fortea, en Andalousie et en Estrémadure, ont en effet été reconnues pour des constructions romaines. Je reviendrai plus loin sur ces découvertes qui méritent un examen détaillé, car elles posent plus de problèmes qu'elles n'en résolvent ; mais il est d'ores et déjà évident que la question des «tours d'Hannibal» doit être aujourd'hui entièrement révisée. Est-il besoin d'insister sur l'enjeu historique que suppose une telle révision ? C'est la réalité de l'implantation territoriale punique dans l'intérieur de la Péninsule qui se trouve remise en question, mais c'est aussi, pour la première époque de l'occupation romaine, l'occasion de mettre en lumière un type méconnu d'établissements ruraux fortifiés.

Il m'a paru qu'on ne pouvait mener à bien ce nouvel examen sans réunir au préalable toutes les données disponibles, tant celles de l'archéologie que celles des textes anciens, concernant les ouvrages fortifiés isolés du monde ibérique. Je commencerai donc par décrire l'évolution des tours et des fortins indigènes depuis la fin de la préhistoire jusqu'à l'époque ibérique ; les témoignages littéraires, qui correspondent à l'ultime phase de celle-ci, seront ensuite analysés ; enfin je proposerai une nouvelle interprétation des enceintes quadrangulaires de l'Andalousie : plutôt que des tours d'Hannibal ou des tours ibériques, des maisons fortes et des fermes fortifiées romaines.

I - LES TRADITIONS INDIGÈNES

C'est en référence à des événements de la fin du III^e siècle av. J.-C. que des textes anciens nomment pour la première fois les «tours» ibériques. Mais

-
3. C'est la thèse avancée par J. Fortea et J. Bernier eux-mêmes (ouvr. cité, p. 136 sq.), reprise ensuite avec toute sorte de nuances par de nombreux auteurs.
 4. Francisco Presedo, *Historia de España Antigua, I: Protohistoria*, Madrid, Ed. Cátedra, p. 188.
 5. José María Blázquez, *ibid.*, p. 431 sq.

l'on se gardera bien d'en inférer que cette première mention signifie aussi leur première apparition. Rien ne serait plus trompeur que d'imaginer que les Carthaginois et les Romains, une fois installés en Espagne, purent bâtir à leur convenance sur un sol vierge de toute tradition d'architecture militaire. Tout au contraire, les modèles indigènes purent fort bien constituer une source d'inspiration pour les nouveaux maîtres de la Péninsule; pour le moins, l'existence indubitable de nombreux fortins indigènes conditionna nécessairement l'implantation de leurs réseaux de défense.

1) Les fortifications isolées du Chalcolithique et du Bronze péninsulaires

L'archéologie atteste que l'utilisation de l'ouvrage militaire isolé (tour, fortin, redoute) remonte en Espagne à la seconde moitié du troisième millénaire av. J.-C. Il serait hors de mon propos de décrire exhaustivement ces modèles anciens, dont les origines, la diffusion et la fonction restent d'ailleurs mal connues; je n'en citerai que les exemples les mieux étudiés en soulignant les caractères qui peuvent les apparenter aux fortifications de l'âge du fer.



Fig. 1. Fortin 1 de Los Millares. Vue de la porte à chicane.

Un seul de ces ouvrages, qui est aussi le plus ancien, a fait l'objet d'une publication détaillée: le fortin 1 de Los Millares⁶. On connaît depuis longtemps, et de mieux en mieux aujourd'hui grâce aux fouilles de l'université de Grenade, le complexe système fortifié de cet établissement chalcolithique de la province d'Almería. A un kilomètre au sud du village, un chapelet de fortins, disposés en arc de cercle sur des hauteurs dominant toute la zone d'approche, formait une ligne de défense avancée. Trois types d'ouvrages s'y rencontrent: la tour ronde isolée, le fortin à simple enceinte et le fortin complexe. Seul ce dernier, représenté par le fortin 1, a été intégralement fouillé. Grossièrement circulaire, il se compose de quatre structures concentriques: un petit réduit central, deux enceintes pourvues chacune de six tours flanquantes et un double fossé extérieur (fig. 1 et 2a).

L'analyse du matériel recueilli dans le fortin a permis de reconstituer avec une remarquable précision les activités qu'il abritait. C'était à la fois un poste militaire, défendant les approches du bourg de Los Millares, et une ferme fortifiée où s'accomplissaient trois tâches complémentaires: le contrôle armé d'un territoire agricole, la concentration et le stockage des récoltes, et des activités artisanales destinées à l'approvisionnement du bourg.

Les premiers fortins de Los Millares, à plan simple, doivent être datés du Chalcolithique moyen (entre 2300 et 2200 av. J.-C.). Le fortin 1, dans sa phase complexe, est un peu postérieur: il aurait été habité autour de 2100 av. J.-C.⁷. Leur premier successeur connu, dans l'ordre chronologique, est le petit fortin de La Coronilla (Cazalilla, Jaén)⁸. Son occupation est attestée entre le XIX^e et le XVII^e siècle av. J.-C.; on est donc assuré, grâce à lui, de la continuité de l'usage des redoutes isolées dans une phase avancée du Chalcolithique récent. Fait plus intéressant encore, il a été découvert au cœur même de la région du Haut-Guadalquivir où seront construites, un millénaire et demi plus tard, ces enceintes qu'on a voulu identifier comme les «tours d'Hannibal». Le site a malheureusement subi toute sorte de dégradations et seule une infime partie de ses structures a pu être reconnue: deux courts tronçons du mur d'enceinte, au tracé curviligne, et une cabane

6. Antonio Arribas, Fernando Molina, F. Carrión *et alii*, «Informe preliminar de los resultados obtenidos durante la VI campaña de excavaciones en el poblado de Los Millares (Santa Fe, Almería), 1985», *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1985*, II, Séville, 1987, p. 245-262; Fernando Molina, Francisco Contreras *et alii*, «Programa de recuperación del registro arqueológico del Fortín 1 de Los Millares», *Arqueología Espacial*, VIII, 1986, p. 175-201.

7. A. Arribas *et alii*, art. cité, p. 259.

8. Arturo Ruiz, Manuel Molinos, Francisco Nocete *et alius*, «El Cerro de La Coronilla (Cazalilla, Jaén): Fases de la Edad del Cobre», *Cuadernos de Prehistoria de la Universidad de Granada*, VIII, 1983, p. 199-250.

adossée à son parement interne. L'enceinte devait être grossièrement ovale⁹ ; sa superficie ne pouvait guère dépasser 1 000 m².

F. Nocete a récemment inclus le fortin de La Coronilla dans un essai de reconstitution du peuplement chalcolithique de la région¹⁰. Il aurait eu les fonctions d'un poste frontalier, sur les confins d'un vaste territoire dont le centre politique était situé à Porcuna. Son rôle défensif serait confirmé par l'abondance de l'outillage métallique trouvé en fouille. Cette hypothèse, pour séduisante qu'elle soit, doit tout de même être reçue avec beaucoup de prudence. La fouille a été trop fragmentaire pour qu'on ait une notion absolument claire de cet établissement. Il pourrait aussi bien s'agir, après tout, d'un petit hameau fortifié à vocation agricole. Par ailleurs, F. Nocete postule à l'appui de sa thèse l'existence d'un certain nombre d'autres fortins contemporains, censés former avec celui de La Coronilla un réseau militaire frontalier¹¹ ; mais ces établissements chalcolithiques, repérés par des prospections de surface, n'ont pas été fouillés et nous ne connaissons ni leur étendue, ni leurs structures. La documentation actuelle, pour le Haut-Guadalquivir, se limite au seul site de La Coronilla : c'est trop peu pour nous permettre de supputer son appartenance à tel ou tel type d'organisation territoriale.

Le fortin chalcolithique de La Coronilla était encore habité à l'aube de l'âge du bronze ; de fait, d'une époque à l'autre, on ne constate pas de rupture fondamentale dans la conception des structures défensives. L'architecture militaire de l'âge du bronze, dans l'est et le sud-est de la Péninsule, demeure pour l'essentiel l'héritière directe des traditions chalcolithiques¹². Le recours persistant au modèle du fortin isolé en est une illustration. On en connaît plusieurs exemples ; je n'en évoquerai ici que deux : La Cuesta del Negro et Caramoro¹³.

La Cuesta del Negro (Purullena, Grenade) est un des sites les mieux connus de la culture de l'Argar¹⁴. Le village, établi sur une plate-forme en éperon, est protégé par deux ouvrages indépendants : un réduit bastionné,

9. *Ibid.*, p. 201, fig. 1.

10. Francisco Nocete Calvo, *El espacio de la coerción. La transición al Estado en las Campiñas del Alto Guadalquivir (España) - 3000-1500 a. C.*, Oxford (B.A.R.), 492, 1989, en particulier p. 212-220.

11. Voir *ibid.*, p. 219, fig. 83, plan de la région de Porcuna où sont reportées dix-sept «tours fortifiées».

12. Fernando Molina, Leovigildo Sáez, Pedro Aguayo *et alii*, «El Cerro de Enmedio. Un poblado argárico en el valle del río Andarax (Almería)», *Cuadernos de Prehistoria de la Universidad de Granada*, V, 1980, p. 163 sq.

13. Ce sont les mieux conservés. Certains fortins ibériques reposent sur des structures de l'âge du bronze : voir ci-dessous, p. 12.

14. Fernando Molina, «Definición y sistematización del Bronce Tardío y Final en el Sudeste de la Península Ibérica», *Cuadernos de Prehistoria de la Universidad de Granada*, III, 1978, p. 168 sq.

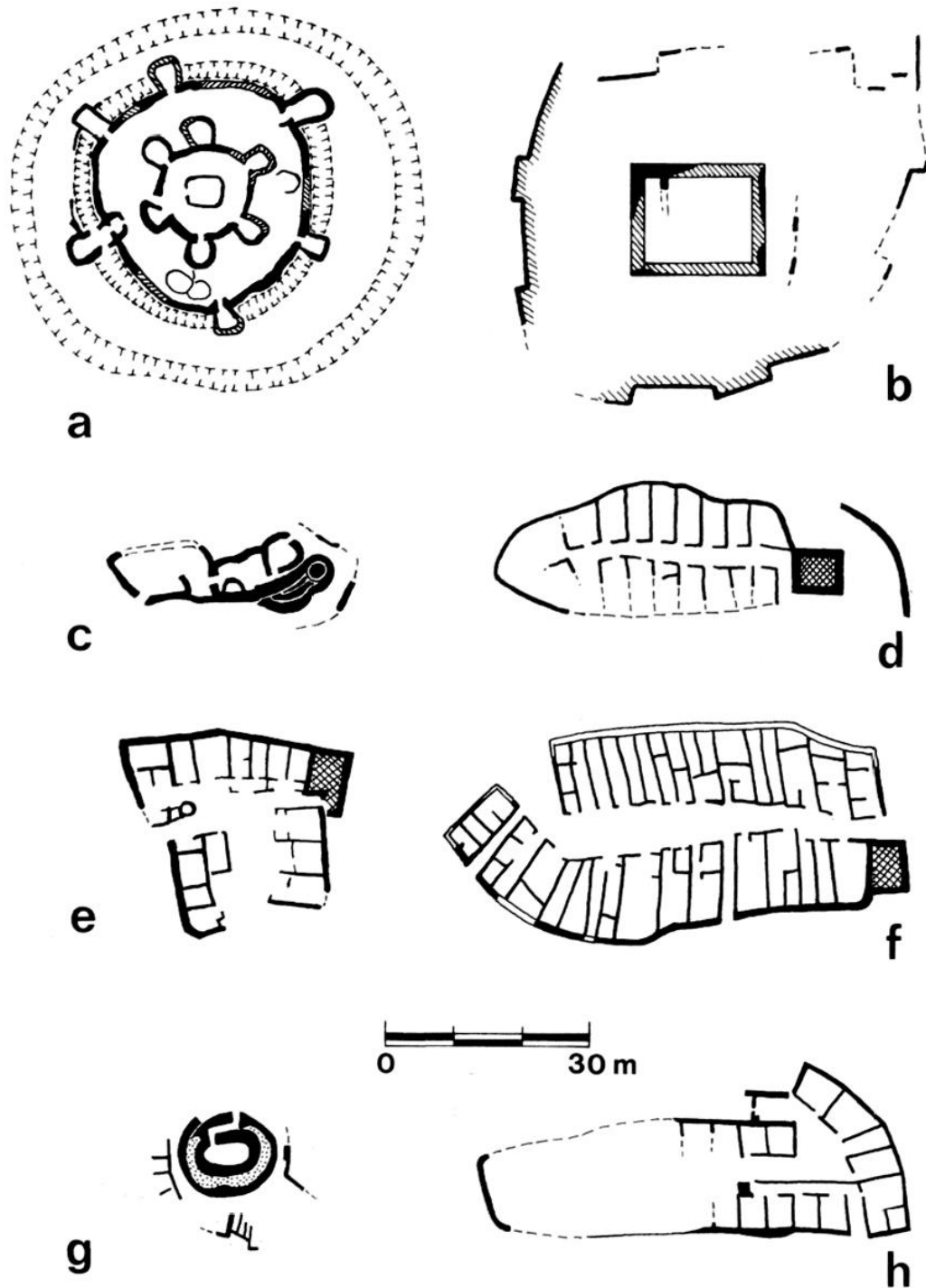


Fig. 2. a: Fortin 1 de Los Millares, d'après Arribas *et alii*. b: El Higerón, d'après Fortea et Bernier. c: Caramoro, d'après Ramos Fernández. d: Puntal dels Llops, d'après Bonet et Guérin. e: Puig Castellet, d'après Llorens et Pons. f: El Taratrato, d'après Burillo. g: Tour de Foios, d'après Gil Mascarell. h: Castellet de Bernabé, d'après Bonet et Guérin.

au centre du secteur habité, et une petite enceinte, mi-redoute, mi-tour de guet, perchée sur une éminence à deux cents mètres du village. C'est donc, en modèle réduit, la même disposition défensive qu'à Los Millares. Ce fortin (fouillé, mais point publié) est d'un modèle très simple : une enceinte ovale dont le grand axe ne dépasse pas quinze mètres.

Le fortin de Caramoro (Elche, Alicante) appartient à l'aire culturelle du Bronze valencien. Un peu mieux connu que le précédent ¹⁵, il remplissait lui aussi des fonctions de défense avancée et de contrôle visuel, au sommet d'un éperon rocheux, à 250 m du gros village contemporain de La Moleta. Ses dimensions sont plus grandes (environ 350 m²) et sa structure est plus complexe. Les murs, au tracé irrégulier, sont renforcés par des parements multiples face à la pente la plus faible ; l'espace intérieur est divisé en plusieurs compartiments ; une tour s'élevait à l'extrémité nord (fig. 2c).

La chronologie de ces deux ouvrages est comparable ; l'un et l'autre étaient en usage au milieu du deuxième millénaire av. J.-C. Cependant, alors que le fortin de Caramoro est définitivement abandonné dans le courant du XII^e siècle, celui de La Cuesta del Negro sera de nouveau occupé, du XII^e au X^e siècle, par un groupe humain probablement issu de la Meseta ¹⁶. Il s'agit là d'un jalon historique important : cette réutilisation tardive prouve que le modèle défensif du fortin isolé a survécu à la culture de l'Argar et que, dans cette phase de profondes mutations qu'est le Bronze final, les ruines argariques pouvaient encore inspirer à de nouveaux occupants des solutions architecturales de tradition millénaire.

Les caractéristiques communes de tous ces ouvrages préhistoriques peuvent être rapidement résumées. Leurs plans vont du plus simple au plus complexe ; ils varient tant par la taille (50 à 1 000 m²) que par leur forme, souvent irrégulière. On ne retiendra dans ce domaine qu'une constante : le tracé curviligne, ainsi qu'une tendance à privilégier les structures concentriques. Quant à leur fonction, des indices convergents suggèrent qu'ils faisaient le plus souvent office de redoutes avancées à proximité d'une agglomération. Seul le fortin de La Coronilla reste à cet égard d'interprétation douteuse. Dans un cas au moins, à Los Millares, la fonction militaire se double d'un rôle économique (ferme fortifiée).

2) Fortins et tours de guet ibériques avant la seconde guerre punique

Les quelque trois siècles de culture ibérique qui précèdent la seconde

15. Rafael Ramos Fernández, *El museo arqueológico de Elche*, Elche, 1987, p. 33-36 ; *idem*, «Caramoro : una fortaleza vigia de la Edad del Bronce», *Homenaje a Samuel de Los Santos*, Albacete, 1988, p. 93-107.

16. F. Molina, art. cité, p. 170.

guerre punique virent le développement d'une riche architecture, de mieux en mieux connue aujourd'hui à mesure que les fouilles se multiplient. On est accoutumé de définir la culture ibérique par rapport aux colonisations orientales ; on s'accorde, tacitement ou non, pour la faire naître sur des fonts baptismaux grecs et phéniciens, vers le VI^e siècle av. J.-C. Cette habitude, qui souligne le rôle inaugural des influences coloniales dans la formation d'une culture essentiellement métisse, est bien sûr légitime. Mais elle ne doit pas nous faire oublier que les traditions indigènes n'ont pas cessé de peser d'un grand poids sur toute l'évolution de l'architecture militaire ibérique. La permanence des formes préhistoriques dans les types ibériques connus du fortin isolé, du VII^e au III^e siècle av. J.-C., en est le plus limpide exemple. Ces types, dans la mesure de nos connaissances ¹⁷, sont au nombre de deux, qui renvoient l'un et l'autre à des modèles de l'âge du bronze.

— *Le hameau-fortin à rue axiale*

C'est la catégorie la plus répandue ; elle comprend de petites enceintes irrégulières, à rue axiale et tour excentrée, dont l'exemple le mieux connu est sans doute l'«atalaya» de Puntal dels Llops (Olocau, Valence) ¹⁸. Perchée sur un étroit sommet, c'est une enceinte de quelque 1 000 m² que protègent une muraille continue et une tour carrée érigée à l'une de ses extrémités (fig. 2d). L'espace intérieur est partagé en deux par une rue axiale ; 17 pièces, ouvrant sur cette rue, s'adossent directement au mur d'enceinte. Un fait très remarquable est que cet établissement de pleine époque ibérique, occupé entre la fin du V^e et le début du II^e siècle av. J.-C., fut directement édifié sur des structures du Bronze final. L'enceinte ibérique suit rigoureusement le tracé de l'enceinte préhistorique, seule l'organisation intérieure ayant été modifiée ¹⁹. Dans la même région valencienne, le fortin de Caramoro, déjà cité, offrait à l'âge du bronze un plan similaire : forme allongée, enceinte irrégulière, bastion excentré. La continuité du modèle défensif est donc patente.

Il est difficile aujourd'hui de faire un compte précis des fortins de ce type. Les exemples connus sont tous localisés dans la zone méditerranéenne, de la Catalogne au Pays valencien (fig. 3). Une prospection régionale

-
17. Précisons qu'il ne sera question dans ces lignes que de sites dont la datation est certaine.
 18. Joan Bernabeu, Helena Bonet, Pierre Guérin *et alii*, «Análisis microespacial del poblado ibérico del Puntal dels Llops (Olocau, Valencia)», *Arqueología Espacial*, IX, 1986, p. 321-337, avec la bibliographie antérieure.
 19. Helena Bonet et Consuelo Mata, «Puntal dels Llops (Olocau, el Camp de Túria)», *Memòries arqueològiques a la Comunitat Valenciana 1984-1985*, Valence, 1988, p. 236.

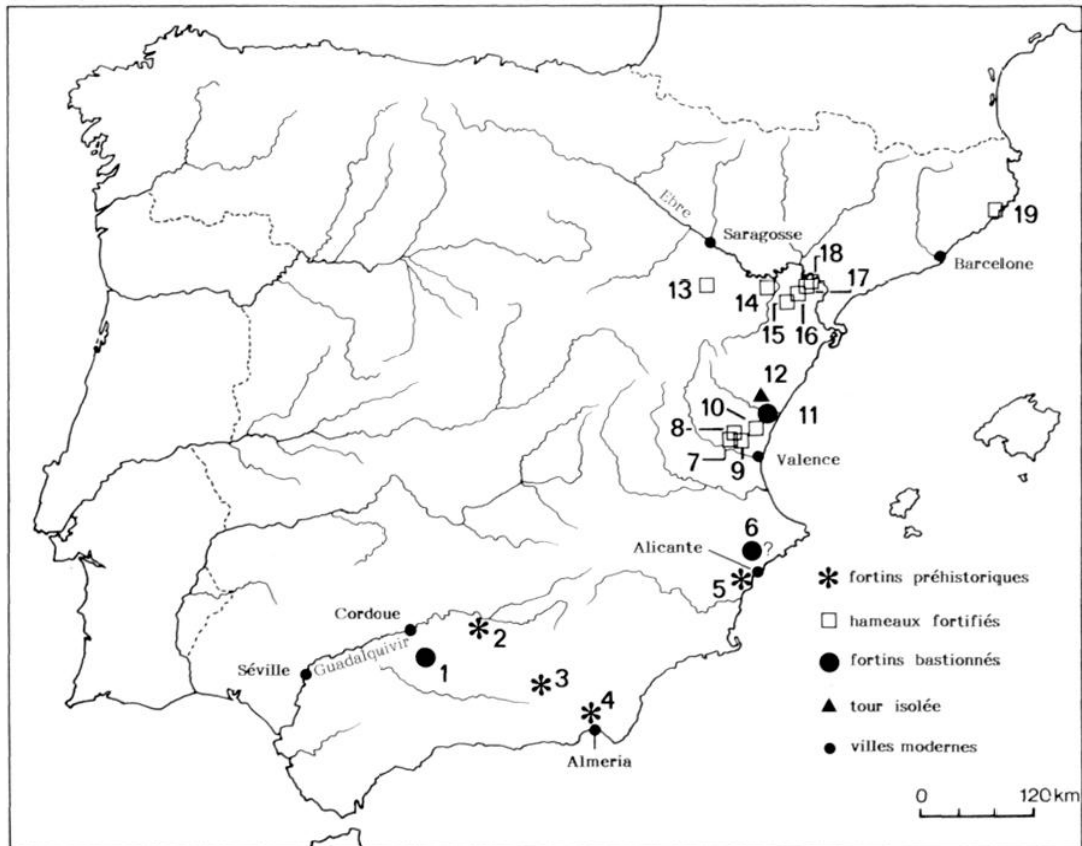


Fig. 3. Carte de répartition des fortifications préromaines mentionnées dans l'article.

1: El Higerón. 2: La Coronilla. 3: La Cuesta del Negro. 4: Los Millares. 5: Caramoro. 6: La Loma de Sendiquer. 7: Cova Foradá. 8: Castellet de Bernabé. 9: Puntal dels Llops. 10: Rochina. 11: El Torrelló de Onda. 12: Tour de Foios. 13: Los Castellares de Herrera. 14: El Taratrato. 15: Torre Cremada. 16: San Antonio de Calaceite. 17: La Gessera. 18: El Tossal del Moro. 19: Puig Castellet.

consciencieuse a montré qu'ils pouvaient être densément répartis²⁰, mais à part Puntal dels Llops, la seule bonne fouille dont on puisse faire état est celle de Puig Castellet (Lloret de Mar, Gérone)²¹. On y a dégagé une petite enceinte de 650 m², de forme ramassée, pourvue d'une tour d'angle (fig. 2e).

Il faut toutefois, d'un point de vue fonctionnel, envisager avec prudence cette catégorie d'établissements qui reste structurellement peu différenciée et qui s'apparente étroitement au simple hameau perché, si fréquent dans toute l'aire ibérique. Trois éléments, normalement, devraient la distinguer : l'exis-

20. Joan Bernabeu, Helena Bonet et Consuelo Mata, «Hipótesis sobre la organización del territorio edetano en época ibérica plena: el ejemplo del territorio de Edeta/Liria», *Iberos - Actas de las I Jornadas sobre el Mundo Ibérico*, Jaén, 1987, p. 156 : mention de sept «atalayas» pourvues d'une tour dans la région de Liria.

21. Josep María Llorens et Enriqueta Pons, «Puig Castellet : un recinto fortificado ibérico», *Revista de Arqueología*, 77, 1987, p. 29-45.

tence d'une tour, l'exiguïté de l'enceinte et le perchement sur des sommets élevés, d'accès difficile, mal adaptés en tout cas aux activités agricoles. Or, rares sont les établissements qui les réunissent en toute rigueur ; à côté de ces authentiques places fortes, on connaît une longue série de hameaux ou de villages qui ne peuvent sous aucun aspect être assimilés à des ouvrages militaires, mais qui présentent, à telle ou telle nuance près, des structures similaires. De minuscules hameaux tels que La Gessera (187,5 m²)²² ou Rochina (800 m²)²³, ou encore la «ferme fortifiée» de Castellet de Bernabé (1 000 m²)²⁴ s'organisent de la même façon que Puntal dels Llops, si ce n'est qu'ils ne possèdent pas de tour. A l'inverse, seule sa petite taille distingue le même Puntal dels Llops de certains villages ibériques à enceinte fortifiée, tour excentrée et rue axiale : El Taratrato (1 500 m²)²⁵, Los Castellares de Herrera (2 000 m²)²⁶, El Tossal del Moro (2 300 m²)²⁷, Cova Foradá (près de 4 000 m²)²⁸ et même San Antonio de Calaceite dans sa première phase (6 100 m²)²⁹, pour ne citer que les mieux connus.

Tout effort typologique se heurte ainsi au défaut de spécialisation des formes architecturales : le fortin ibérique, dans l'Est et le Nord-Est, est un hameau presque comme les autres, un peu plus perché, un peu plus fort. Mais il y a plus : les fouilles ont montré que les fortins de Puntal dels Llops et de Puig Castellet avaient abrité un habitat permanent, nullement une simple garnison militaire, et l'on y a même constaté des activités agricoles non négligeables³⁰. Dans ces conditions, je serais enclin à les appeler des hameaux-fortins, terme dont le caractère hybride rappellera que les soucis de défense et de guet sont chez eux indissociables de l'implantation rurale.

-
22. Enric Sanmartí, «Observaciones acerca del poblado ibérico de San Antonio de Calaceite en relación a su funcionalidad rectora en el poblamiento de su área de influencia», *Arqueología Espacial*, IV, 1984, p. 165.
 23. Domingo Fletcher, «El poblado ibérico de Rochina», *Atlantis*, XV, 1940, p. 125-140.
 24. Helena Bonet et Pierre Guérin, «Habitat et organisation du territoire édétanien jusqu'au début du II^e siècle av. J.-C.», *Habitats et structures domestiques en Méditerranée occidentale durant la Protohistoire*, Pré-actes, Aix-en-Provence, 1989, p. 82 ; voir ci-dessus, fig. 2 h.
 25. Francisco Burillo, «El urbanismo del poblado ibérico El Taratrato de Alcañiz», *Kalathos*, II, 1982, p. 47-66 ; voir ci-dessus, fig. 2 f.
 26. Francisco Burillo, *El poblado de época ibérica y yacimiento medieval « Los Castellares » (Herrera de los Navarros, Zaragoza)*, Saragosse, 1983.
 27. Juan Maluquer, «Tossal del Moro», *Excavaciones Arqueológicas en España*, 5, 1962, p. 8.
 28. Milagro Gil Mascarell, «El poblado ibérico de Cova Foradá (Liria - Valencia)», *Papeles del Laboratorio de Arqueología de Valencia*, X, 1970, p. 91-106.
 29. Francisca Pallarés, *El poblado ibérico de San Antonio de Calaceite*, Barcelone, 1965.
 30. Helena Bonet et Consuelo Mata, *El poblado ibérico del Puntal dels Llops (Olocau, Valencia)*, Trabajos Varios del S.I.P., n° 71, Valence, 1981, p. 13, pour Puntal dels Llops ; J.M. Llorens et E. Pons, art. cité, p. 41 sq., pour Puig Castellet. Voir aussi F. Burillo, «El urbanismo...», p. 60, pour El Taratrato.

— *Le fortin rond bastionné*

Cette seconde catégorie montre une plus grande spécialisation structurale. On pourra la définir par les trois éléments suivants : une superficie inférieure à 3 000 m², une enceinte ronde ou vaguement ovale renforcée par des bastions orthogonaux, et l'existence probable (pas toujours attestée) d'un réduit central. Les vestiges qu'on en connaît sont rares et souvent très incomplets ; cependant l'individualité de ce type d'ouvrage n'est pas douteuse. On peut aujourd'hui faire état de trois sites fouillés : La Coronilla, El Higuerón et El Torrelló de Onda. Deux d'entre eux superposent leur enceinte à des structures analogues de l'âge du bronze — nouvelle preuve, s'il la fallait, de la continuité des traditions indigènes.

J'ai déjà évoqué le fortin préhistorique de La Coronilla (ci-dessus, p. 8). Les structures de l'établissement ibérique qui fut élevé sur ses ruines peuvent être partiellement reconstituées, en dépit de leur mauvaise conservation³¹. L'enceinte, ovale ou grossièrement circulaire, suivait probablement le tracé de celle du Bronze ; la superficie incluse devait approcher 1 000 m². La chronologie proposée mène de la fin du VII^e à la fin du VI^e siècle av. J.-C. ; le fortin de La Coronilla appartient donc à la phase inaugurale de la culture ibérique (Ibérique ancien selon la terminologie des fouilleurs). Le secteur de l'enceinte qui a pu être dégagé était renforcé par un bastion carré, de structure massive (sans chambre intérieure). Le parement externe présentait un fruit prononcé ; l'appareil, très fruste, mêlait des pierres de taille médiocre à de la terre. Ce type de maçonnerie, qu'on retrouve dans d'autres fortifications contemporaines (Puente Tablas, Tejada la Vieja), garde à l'évidence l'empreinte des techniques constructives de l'âge du bronze. On peut en dire autant du plan d'ensemble : certes, les destructions que le site a subies ne nous permettent pas de savoir s'il existait un réduit central ; mais pour le reste nous retrouvons toutes les caractéristiques de la fortification préhistorique locale. Même le choix du site, sur un sommet élevé, très dégagé, répond aux préoccupations des époques antérieures.

Le précédent le plus ancien de ce type de fortification doit être recherché à Los Millares, dont j'ai décrit plus haut les fortins ronds bastionnés. Leurs structures défensives concentriques, caractéristiques du Chalcolithique espagnol, se retrouvent encore en plein âge du bronze dans

31. Arturo Ruiz, Manuel Molinos, J. López *et alii*, «El horizonte ibérico antiguo del Cerro de La Coronilla (Cazalilla, Jaén). Cortes A y F», *Cuadernos de Prehistoria de la Universidad de Granada*, VIII, 1983, p. 251-299, à compléter pour les structures par Arturo Ruiz, Manuel Molinos, Francisca Hornos *et alii*, «El poblamiento ibérico en el Alto Guadalquivir», *Iberos - Actas de las I Jornadas sobre el Mundo Ibérico*, Jaén, 1987, p. 240. Je tiens à remercier le professeur A. Ruiz pour les renseignements additionnels qu'il a bien voulu me donner.



Fig. 4. El Higuérón : détail de l'enceinte bastionnée préromaine (cliché Institut archéologique allemand).

les *motillas* circulaires de la Manche³². Nul doute qu'il ne faille attribuer à cette tradition typiquement péninsulaire l'origine des quelques fortins ronds ibériques que nous connaissons.

Les deux autres exemples sont plus récents; ils appartiennent à l'Ibérique moyen. El Torrelló (Onda, Castellón)³³ est une petite enceinte arrondie de 384 m²; son flanc nord était renforcé par deux bastions saillant de 70 cm. Comme à La Coronilla, le fortin ibérique (édifié ici au IV^e siècle) s'élève sur les ruines d'un autre fortin de l'âge du bronze. A El Higerón (Nueva Carteya, Cordoue)³⁴, deux phases constructives doivent être soigneusement distinguées. Le réduit central, dans son état visible, est romain; il en sera question plus loin (ci-dessous, p. 34). En revanche, l'enceinte basse du fortin a pu être datée avec une assez bonne précision par Fortea et Bernier des alentours de 400 av. J.-C. Cette enceinte de 2 600 m², dont le cercle est altéré par les irrégularités du terrain, était flanquée à intervalles réguliers par des bastions faiblement saillants (fig. 2b et 4). Sept d'entre eux ont été reconnus, mais il devait en exister deux de plus.

On observe dans la construction de ces deux fortins des similitudes techniques remarquables, en dépit de leur éloignement. Dans les deux cas, les parements externes sont inclinés, très nettement à El Higerón (fruit de 18°), faiblement à El Torrelló³⁵. Les bastions sont rectangulaires, très peu saillants; ils ressemblent à des contreforts et, de fait, on ne peut exclure qu'ils aient eu une fonction de soutènement. Enfin, l'appareil offre dans les deux cas une particularité très notable. On y voit des assises alternées de gros blocs sommairement épannelés et de petites pierres plates formant arase³⁶, disposition très rarement observée dans le monde ibérique³⁷. La conjonction de ces similitudes ne peut être fortuite; elle prouve l'existence d'un type bien individualisé d'un bout à l'autre de l'aire ibérique.

Il est difficile, en dehors de ces trois exemples bien datés, de dresser une carte satisfaisante de la répartition du fortin rond. On peut certes retrouver, sur une poignée de sites ibériques, l'une ou l'autre de ces caractéristiques; mais le défaut d'une datation ou d'une description précise entrave toute tentative d'attribution. Dans la province d'Alicante, La Lloma de Sendiquer

-
32. Voir par ex. Fernando Molina, F. Carrión, I. Blanco *et alii*, «La Motilla de Las Cañas (Daimiel, Ciudad Real). Campaña de 1983», *Cuadernos de Prehistoria de la Universidad de Granada*, VIII, 1983, p. 301-324, avec superposition d'une enceinte circulaire ibérique du V^e siècle sur les ruines de l'âge du bronze.
33. Francesc Gusi, «Excavación del recinto fortificado del Torrelló de Onda», *Cuadernos de Prehistoria y Arqueología Castellonense*, I, 1974, p. 19-62.
34. J. Fortea et J. Bernier, ouvr. cité n. 1, p. 61-114.
35. On se rappellera qu'un fruit marqué caractérise de même l'enceinte de La Coronilla.
36. J. Fortea et J. Bernier, ouvr. cité, pl. IV, 2 et VI, et F. Gusi, art. cité, pl. III et IV.
37. Le seul parallèle connu, déjà noté par J. Fortea et J. Bernier (ouvr. cité, p. 112), se trouve en Catalogne, à Castell de La Fosca (Palamós).

(Jijona)³⁸ a tous les airs du fortin rond : une enceinte circulaire, d'environ 1 250 m², et un réduit central, également circulaire, de quatre mètres de diamètre. Mais les tessons ibériques recueillis en surface ne suffisent pas pour assurer sa datation. Dans la province de Castellón, les ruines d'El Boverot de Villareal³⁹ et du Puig de la Parreta⁴⁰ ont été comparées au Torrelló de Onda, sans que des descriptions précises nous permettent de confirmer cette assimilation. Autour de Jaén, A. Ruiz a proposé d'identifier certains petits établissements perchés comme des fortins ibériques, les uns du VI^e siècle av. J.-C., contemporains donc de La Coronilla, les autres de l'Ibérique moyen comme El Higuéron⁴¹. Mais ces identifications, si vraisemblables qu'elles puissent être, restent des hypothèses de travail tant que les vestiges repérés n'auront pas été fouillés. Le même auteur a d'ailleurs rappelé combien demeurerait imprécise la chronologie des fortins du Haut-Guadalquivir⁴².

On s'étonnera peut-être que j'aie différé jusqu'ici l'examen d'un site bien connu : la tour de Foios (Llucena, Castellón). C'est la fortification isolée sans doute la mieux conservée de toute l'Espagne préromaine, mais c'est aussi la plus mystérieuse. Elle est unique en son genre : circonstance qui sourit peu aux archéologues. Les travaux de M. Gil Mascarell ont levé presque tous les doutes qui existaient sur sa structure et sa chronologie⁴³. C'est une tour ovale de 75 m², de forme régulière (fig. 2g), construite en deux étapes. La première enceinte date de la fin du VII^e siècle av. J.-C. ; la qualité de son appareil (polygonal à parement dressé) est tout à fait étonnante pour cette époque. Entre le V^e et le IV^e siècle, un second mur doubla l'enceinte. L'entrée était coudée et une rampe ou un escalier menait à l'étage (aux étages ?) en empiétant sur le mur extérieur. Une telle tour isolée reste actuellement sans exemple dans le reste de la péninsule Ibérique. Mais la tour de Foios était-elle réellement isolée ? De nombreuses traces d'habitat ont été relevées autour d'elle⁴⁴. Leur présence ne s'expliquerait bien que si l'on pouvait supposer l'existence d'une enceinte plus vaste, d'une muraille

38. Enrique Llobregat, *Contestania Ibérica*, Alicante, 1972, p. 108, avec les références antérieures.

39. F. Gusi, art. cité, p. 43.

40. Frances Gusi et Artur Oliver, «La problemática de la iberización en Castellón», *Iberos - Actas de las I Jornadas sobre el Mundo Ibérico*, Jaén, 1987, p. 108.

41. Arturo Ruiz, «Jaén desde los primeros pobladores a la era de Augusto», *Historia de Jaén*, Jaén, 1982, p. 86.

42. A. Ruiz *et alii*, «El poblamiento...» (art. cité n. 31), p. 246.

43. Milagro Gil Mascarell, «Excavaciones en la Torre de Foios, Llucena (Castellón)», *Cuadernos de Prehistoria y Arqueología Castellonense*, IV, 1977, p. 305-313 ; *eadem*, «La Torre de Foios (Llucena, Castellón). Elementos para su cronología», *Saguntum*, XIII, 1978, p. 251-261.

44. M. Gil Mascarell, «Excavaciones...», p. 306 sq.

englobant à la fois ces structures, dont la disposition radiale est évidente, et la tour en leur centre⁴⁵ : bref, l'existence d'un fortin rond, du type précédemment décrit, avec réduit central ovale. Seules de nouvelles fouilles pourraient en décider.

Les fonctions de tous ces ouvrages préromains ne sont guère mieux connues que leurs structures. Certes, leur implantation systématique sur des sommets, des buttes, des crêtes, des pitons, des rebords de plateau, ne laisse aucun doute sur la première intention de leurs bâtisseurs : voir loin, voir partout. Il était naturel, par voie de conséquence, qu'on expliquât leur existence par une fonction de contrôle visuel, de guet. Il était encore naturel, dans cette perspective, qu'on en fit les organes d'un pouvoir politique, surveillant pour le compte d'une cité, d'un potentat ou d'une oligarchie un territoire agricole, des ressources naturelles, une voie de communication ou encore une frontière⁴⁶. Il n'est pas question de rejeter ces interprétations ; la plupart sont exactes ou, pour le moins, vraisemblables. Mais à trop insister sur la hiérarchie des communautés humaines (cité, oppidum, fortin, hameau rural) et sur le partage rigoureux des fonctions entre celles-ci dans le cadre d'un état ou d'un embryon d'état, on risque de fausser, de forcer l'image de ces petites communautés.

N'oublions pas que toutes les structures fortifiées que je viens de décrire étaient accompagnées d'un habitat permanent, indépendant des fortifications. Cet habitat est bien attesté dans les hameaux-fortins du type de Puntal dels Llops et autour de la tour de Foios. Dans le cas des fortins ronds, on manque de données archéologiques certaines, mais on peut facilement l'inférer de la dimension des enceintes. L'exemple d'El Higuéron est à cet égard révélateur. Son enceinte inférieure, longue de deux cents mètres, exigeait plusieurs dizaines d'hommes pour sa défense, en cas d'attaque ou de siège. Ce n'est certes pas la maigre garnison d'une tour de guet qui pouvait les fournir. Une telle muraille ne pouvait avoir que deux raisons d'être : protéger un village ou servir d'enceinte de refuge. Dans les deux cas on doit supposer un habitat, soit dispersé au pied de la colline, soit à l'intérieur même du rempart. Le terme de fortin ne doit pas nous faire oublier que les 2 600 m² d'El Higuéron pouvaient abriter soixante à soixante-dix pièces

45. Des habitations rayonnant autour d'une tour ronde ont également été décrites sur un site du Bas-Ebre, à Torre Cremada : voir Josep de C. Serra-Ràfols, *El poblament prehistòric de Catalunya*, Barcelone, 1930, p. 132 et Antonio García y Bellido, *Historia de España* (éd. R. Menéndez Pidal), I (3), Madrid, 1954, p. 421.

46. Voir Pierre Jacob, «Le rôle de la ville dans la formation des peuples ibères», *Mélanges de la Casa de Velázquez*, XXI, 1985, p. 50 sq., et A. Ruiz *et alii*, «El poblamiento...» (art. cité n. 31), p. 242 (pour La Coronilla) ; J. Bernabeu *et alii*, art. cité n. 18, p. 336 (pour Puntal dels Llops) ; J.M. Llorens et E. Pons, art. cité n. 21, p. 44 (pour Puig Castellet) ; M. Gil Mascarell, «La Torre...» (art. cité n. 43), p. 251 sq. (pour la tour de Foios) ; F. Gusi et A. Oliver, art. cité n. 40, p. 108 (pour El Torrelló).

d'habitation comme celles de Puig Castellet. Le même raisonnement s'applique au fortin de La Coronilla, et l'on se rappellera que sur ce site l'enceinte de l'âge du bronze englobait des cabanes (ci-dessus, p. 8 sq.).

Ce serait réduire et fausser leur interprétation que d'attribuer une unique fonction à tous ces ouvrages. Il faut résister à certain penchant analytique qui reflète sans doute plus les catégories mentales de cette époque-ci que d'hypothétiques hiérarchies protohistoriques. Le monde ibérique n'a pas connu le poste militaire isolé tel qu'on le concevra à partir de l'Empire romain : un module fonctionnel, conçu exclusivement pour un usage défensif, s'inscrivant dans un système de surveillance du territoire ou des frontières duquel il dépend pour son approvisionnement et sa subsistance. Tout au contraire, les fortins ibériques sont des unités autarciques, abritant un habitat permanent. Sauf dans le cas des fortins ronds, il n'existe pas un type architectural différencié ; ce ne sont tout compte fait que des adaptations de la communauté rurale traditionnelle, des modèles réduits du village protohistorique conçus pour répondre à trois besoins : le guet, l'habitat et le refuge. L'archéologie a montré que l'implantation rurale ibérique s'éparpillait dans une multitude de petites communautés perchées ; les fortins ne sont en réalité qu'une modalité de cet habitat éclaté, adaptée à des conditions particulières d'insécurité.

Pour me résumer, je rappellerai rapidement les principaux caractères du fortin protohistorique :

1) Permanence des formes issues de la fin de la préhistoire jusqu'à l'époque des conquêtes barcide et romaine. J'entends les formes au sens le plus général (plan d'ensemble) ; il est clair que le détail des structures et de l'appareil s'est complètement renouvelé à l'époque ibérique (on comparera de ce point de vue les figures 2a et 2b).

2) Faible spécialisation des types d'ouvrages rencontrés. La tour quadrangulaire isolée n'est pas attestée archéologiquement avant la fin du III^e siècle av. J.-C.⁴⁷.

3) Association des fonctions de surveillance et de défense avec un habitat non strictement militaire. Notons encore que la redoute avancée, protégeant une grosse agglomération, n'est plus clairement attestée à l'époque ibérique⁴⁸, tandis que se développent des réseaux de fortins ou de hameaux fortifiés capables de contrôler (mais aussi d'exploiter) un territoire agricole.

On verra, dans les pages qui suivent, que les sources littéraires relatives à la fin du III^e siècle av. J.-C. confirment largement ces conclusions.

47. Voir sur ce point la troisième partie de cet article.

48. Sauf peut-être à El Solaig, (tour de guet à quelque distance du village) : voir D. Fletcher et N. Mesado, *El poblado ibérico de El Solaig (Bechí, Castellón)*, Trabajos Varios del S.I.P., n° 33, Valence, 1967 ; mais sa datation n'est pas assurée.

II - LES SOURCES LITTÉRAIRES ET LES «TOURS D'HANNIBAL»

Une fois esquissé le paysage de l'architecture militaire ibérique avant la seconde guerre punique, il est temps de relire d'un œil critique, le moins prévenu possible, ces textes littéraires qu'on évoque si souvent et qu'on a si souvent faussés. La dernière étude d'ensemble des sources anciennes touchant aux «tours d'Hannibal» remonte à 1954⁴⁹. Elle est évidemment périmée, étant donné les erreurs et les immenses lacunes que l'archéologie contemporaine opposait à la compréhension du problème. Mais on lui doit surtout un fâcheux amalgame, constamment reproduit depuis lors, entre des récits qui concernent la seconde guerre punique et d'autres qui se rapportent à des phases déjà avancées de la colonisation romaine. De là, entre autres, un emploi abusif de l'expression *turris Hannibalis*. Ces deux mots ont exercé les imaginations plus qu'on ne saurait le croire; tant il est rare, pour cette période, que les textes nous donnent lieu d'associer un nom (une circonstance historique précise) à un type d'édifice (des constructions dont l'archéologie peut rechercher la trace). Mais quels sont ces textes? En fait, il apparaît que la mention des *turres Hannibalis* est très tardive. Elle est postérieure de plus de deux siècles et demi aux événements de la seconde guerre punique; elle est surtout absente de tous les récits spécialement consacrés aux campagnes d'Hannibal.

C'est Pline l'Ancien — et lui seul — qui les mentionne, en deux occasions⁵⁰. Les contextes sont rien moins qu'historiques. Dans le premier passage (II, 181), les tours d'Hannibal, laconiquement citées, servent d'exemple à un raisonnement astronomique, et il n'est fait allusion ni à l'époque ni aux circonstances de leur construction. On a visiblement affaire à une expression consacrée par l'usage, point du tout à une référence historique précise. Le second passage (XXXV, 169) confirme et accentue cette impression. C'est au présent que Pline y parle des tours d'Hannibal; elles sont debout à l'heure où il écrit: «*spectat etiam nunc...*». Ici encore l'allusion se limite à un bref génitif («*speculas Hannibalis terrenasque turres*»), tout le reste du développement étant consacré à la description de leur technique de construction, le pisé. En réalité, ce que Pline nous transmet à travers ce génitif, c'est simplement le nom sous lequel elles étaient connues. Il ne se pose pas en historien: il enregistre sans la discuter, en compilateur scrupuleux mais dépourvu de tout sens critique, une appellation qui devait être courante au premier siècle de notre ère.

49. A. García y Bellido, ouvr. cité n. 45, p. 414-422.

50. *Histoire Naturelle*, II, 181: «[...] *Multis hoc cognitum experimentis in Africa Hispaniaque turrium Hannibalis, in Asia vero propter piraticos terrores simili specularum praesidio excitato, in quis praenuntios ignes sexta hora diei accensos saepe conpertum est tertia*

Il est clair en tout cas qu'on ne peut admettre ces deux textes comme des sources dignes de foi pour l'histoire de la seconde guerre punique. Gsell et Balil l'avaient fort bien saisi, qui comparèrent les tours d'Hannibal de Pline, l'un aux «camps de César»⁵¹, l'autre aux «*torres de los Moros*»⁵², deux termes qui ressortissent effectivement à la même psychologie populaire (ou demi-savante) : une ruine militaire qu'on croit ancienne, mais dont l'origine est oubliée, sera toujours attribuée aux conquérants dont le souvenir a le plus durablement marqué l'imagination populaire. Les tours dont parle Pline ont certainement existé sous la domination romaine ; ce qu'en revanche on ne peut affirmer, c'est qu'elles remontaient au III^e siècle av. J.-C. Le terme choisi par Pline ne relève que d'une nomenclature conventionnelle ; il n'a, répétons-le, aucune valeur historique, et l'expression *turris Hannibalis*, quelque intéressante qu'elle soit comme témoignage de la persistance au I^{er} siècle de la légende d'Hannibal, ne peut plus être acceptée par les historiens de la seconde guerre punique.

Pline écarté, les seules sources que l'on peut encore prendre en considération pour cette période sont deux⁵³ brefs passages de Tite-Live, l'un relatif à la mort de Cn. Scipion (XXV, 36, 13), l'autre à la bataille navale des bouches de l'Ebre (XXII, 19, 6). Le premier est de loin le moins explicite⁵⁴. Il y est fait mention d'une *turris*, sans plus de précision sur son aspect. C'est tout juste si l'on peut deviner deux détails de ses structures : son accès était fermé par une porte en bois («*exustis foribus*») ; elle était assez grande pour abriter une petite troupe («*Cn. Scipionem [...] cum paucis*»). Le contexte laisse encore entendre qu'elle était située au sommet d'une colline qui dominait tous les environs (36, 2 : «*tumulum quemdam [...] editiorem tamen quam cetera circa erant*»). La localisation de ce champ de bataille, donc de la tour, reste très incertaine. Nous connaissons par Pline l'Ancien (III, 9) le nom du bourg voisin : Ilorci. Sans arguments convaincants, on l'a situé tantôt à Lorca (Murcie), tantôt dans le Haut-Guadalquivir⁵⁵.

noctis a tergo ultimis visos». Ibid., XXXV, 169 : «Quid? non in Africa Hispaniaque e terra parietes, quos appellant formaceos, [...] aervis durant, incorrupti imbribus, ventis, ignibus omnique caemento firmiores? Spectat etiam nunc speculas Hannibalis Hispania terrenasque turres iugis montium impositas».

51. Stéphane Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, IV, Paris, 1920, p. 126-127 et 491.
52. Alberto Balil, «Comunicaciones ópticas del mundo antiguo», *XIV Congreso Nacional de Arqueología*, Saragosse, 1977, p. 835.
53. C'est à tort que García y Bellido (ouvr. cité n. 45, p. 416) applique à l'Espagne un passage du même Tite-Live (XXIX, 23, 1) qui concerne exclusivement l'Afrique ; voir ci-dessous, p. 37.
54. Tite-Live, XXV, 36, 13 : «*Cn. Scipionem [...] cum paucis in propinquam castris turrim perfugisse ; hanc igni circumdatam atque ita exustis foribus, quas nulla moliri potuerant vi, captam omnisque intus cum ipso imperatore occisos*».
55. Voir Mauricio Pastor, Javier Carrasco et Juan Antonio Pachón, «Paleoetnología de Andalucía Oriental (Etnogeografía)», *I Congreso de Paleoetnología de la Península Ibérica*, Madrid, Univ. Complutense, 13-15 déc. 1989, préactes, p. 9.

Voici traduit le second passage : «L'Espagne possède de nombreuses tours, placées sur des hauteurs, qui servent à la fois de points d'observation et de places fortes contre les voleurs»⁵⁶. La phrase s'inscrit dans le récit des opérations de guerre de l'année 217. Hasdrubal avait posté des guetteurs dans des tours qui dominaient l'embouchure de l'Ebre, afin de surveiller l'approche d'une flotte ennemie. Tite-Live ouvre alors une parenthèse pour expliquer à son lecteur l'origine de ces tours qui, bien qu'opportunistement utilisées par Hasdrubal, n'étaient pas des ouvrages puniques. L'expression qu'emploie Tite-Live («*Hispania habet*») peut sembler n'être qu'une lourde circonlocution. En fait, le temps du verbe, un présent, tranche sur les parfaits de narration du reste de la page et signale sans équivoque un changement de registre : il introduit une digression ethnographique.

Cette digression nous apprend plusieurs choses. D'abord, que nous avons affaire à des constructions indigènes traditionnelles, qui existaient dans le pays bien avant que les Barcides vinssent les occuper et qui devaient leur survivre. Ensuite, qu'elles étaient largement répandues à travers l'*Hispania*. Cette dernière expression est certes on ne peut plus vague, et l'on ne saurait sans risque de contresens lui attribuer une extension territoriale précise ; elle nous permet cependant d'affirmer que les tours auxquelles pensait Tite-Live n'étaient pas cantonnées dans la seule région du Bas-Ebre, et qu'elles devaient exister dans une bonne partie de l'aire ibérique.

Enfin, Tite-Live nous éclaire sur leur fonction. Elles ont été construites, écrit-il, pour se protéger des voleurs. Ce sont donc des ouvrages conçus pour la police intérieure d'un état ou d'une communauté, en temps du paix : on ne saurait les confondre avec les tours que les Barcides auraient bâties — suppose-t-on — pour protéger des routes stratégiques, surveiller des territoires conquis ou contrôler des peuples ralliés. Ces «tours hispaniques» rendaient un double service. Elles permettaient le guet (*specula*) et offraient en même temps l'abri d'une fortification (*propugnaculum*). Ces deux termes ne supposent pas forcément deux constructions distinctes. *Specula* désigne en effet toute position élevée permettant d'observer au loin, quelle que soit sa nature⁵⁷ : un *propugnaculum*, s'il est convenablement situé, peut tenir lieu de *specula*. La mention du *propugnaculum* est importante, car elle nous assure que ces tours étaient pourvues d'une enceinte puissante — que ce n'étaient pas de simples perchoirs bâtis en matériaux fragiles. Mais le terme est trop vague pour qu'on en tire le moindre indice concernant la forme et les dimensions de l'enceinte.

56. Tite-Live, XXII, 19, 6 : «*Multas et locis altis positas turris Hispania habet, quibus et speculis et propugnaculis adversus latrones utuntur*».

57. Cf. Stace, *Thébaïde*, VI, 545 sq. : «*sedet anxia turre suprema / Sestias in speculis*», où sont clairement dissociés le support matériel (*turris*) et la fonction (*specula*).

Une dernière question doit être soulevée à propos de ce texte. Que faut-il entendre exactement par *turris*? Sans doute pas une tour au sens le plus strict du terme. Un passage de Strabon (III,4,13), où le géographe commente les divers noms donnés aux agglomérations ibériques, peut sur ce point nous éclairer. Se faisant l'écho de Posidonius, Strabon condamne dans cette page l'usage du mot *πόλις* (cité), parce qu'il est disproportionné aux très modestes bourgades des Ibères qu'il préfère appeler *πύργοι* (tours, enceintes avec tour) et *κώμαι* (villages). La phrase de Strabon ne laisse aucun doute sur la synonymie implicite ou, pour le moins, sur l'analogie de ces deux termes. De fait, il est patent que les historiens et les géographes grecs et romains ne trouvaient pas dans leur vocabulaire un terme qui correspondît exactement à la réalité des petits hameaux fortifiés ibériques. *Πύργος*, *κώμη*, *castellum*, *turris*, tous ces termes ne sont que des approximations face à des établissements indigènes dont le type ne leur était pas familier.

L'acception très large du mot *turris*, s'agissant d'établissements ibères, est d'ailleurs confirmée par une inscription bien connue, de peu postérieure à la seconde guerre punique : le décret de Paul-Émile relatif à *Turris Lascutana* (*CIL*, II, 5041). En 189 av. J.-C., date du décret, la «tour» de Lascuta⁵⁸ est une enceinte habitée de taille très appréciable, puisqu'elle est qualifiée d'*oppidum*. On pourrait également citer, pour une époque plus tardive, une série de toponymes incluant le mot *turris* qui désignent en réalité de petites agglomérations⁵⁹.

Récapitulons les quelques enseignements de ces textes. De petites enceintes fortifiées, appelées «tours» par Tite-Live, mais qui pouvaient certainement abriter un habitat, existaient au III^e siècle av. J.-C. dans une grande partie de l'Espagne, particulièrement dans le Nord-Est et dans le Sud-Est. Elles étaient bâties sur des hauteurs, permettaient la surveillance du territoire et avaient été conçues, si l'on en croit Tite-Live, pour se défendre contre les bandits. Les deux belligérants les utilisèrent à l'occasion de la seconde guerre punique. Rien n'indique, en revanche, que les Carthaginois aient créé en Espagne leur propre réseau de tours de guet ou de fortins. Rien ne le dément non plus ; loin de moi, faut-il le préciser, la tentation de verser d'un excès dans l'autre et de prétendre que les Barcides

58. Les liens entre *Turris Lascutana* et *Lascuta* (cette dernière attestée par des sources littéraires et numismatiques) restent obscurs ; ni l'une ni l'autre n'a été localisée ; on sait seulement qu'elles appartenaient au *conventus* de Gades (voir Antonio Tovar, *Iberische Landeskunde*, I, Baden-Baden, 1974, p. 55 sq.).

59. *Πύργοι λευκοί* (Ptolémée, II,5,5) ; *Ad Turres Saetabitanas* (*Itinéraire d'Antonin*, 400,6) ; *Ad Turres* (*It. Anton.*, 445,2). Voir aussi *CIL* XV, 4221, 4230 et 4231. En revanche la lecture *Turris Regina*, pour *Turirecina*, doit être rejetée (voir A. Tovar, ouvr. cité, p. 56).

n'ont rien construit dans l'intérieur de la Péninsule. Des découvertes inattendues, comme l'attribution aux Carthaginois du grand appareil à bossage de la porte de Séville à Carmona⁶⁰, viennent nous rappeler opportunément que le silence des textes n'est jamais un bon argument historique. Mais nous devons nous en tenir, au moins provisoirement, à un constat négatif.

Il est frappant, par contraste, de voir à quel point les mêmes sources littéraires donnent une vision des fortifications indigènes parfaitement conforme aux récents acquis de l'archéologie. J'ai plus haut insisté sur le type du hameau-fortin dont les nombreux vestiges caractérisent la région du Bas-Ebre : ce sont de tels ouvrages, avec leur puissante enceinte et leur haute tour dressée à une extrémité, dont les guetteurs d'Hasdrubal durent occuper les chemins de ronde. Nous voici donc parvenus à une conclusion paradoxale : les sources anciennes relatives à la conquête barcide n'évoquent que des fortins indigènes — des «tours hispaniques», non des tours d'Hannibal. Si ces dernières ont réellement existé en Espagne, c'est à l'archéologie et à l'archéologie seule qu'il reviendra un jour de le prouver.

III. LE PROBLÈME DES ENCEINTES QUADRANGULAIRES

J'ai dissocié à dessein la question des «tours d'Hannibal» et celle des enceintes quadrangulaires⁶¹ du sud de la Péninsule : il n'y avait, me semblait-il, pas d'autre moyen de dissiper le tissu d'équivoques qui entoure ces dernières et rend si difficile leur juste compréhension. Je tâcherai donc ici d'examiner sans *a priori* les caractères de ces enceintes, en fondant avant tout mon analyse sur les fouilles et les prospections publiées.

1. Les données archéologiques en Andalousie

Depuis l'ouvrage initiateur de Fortea et Bernier, de nombreuses prospections sont venues accroître le catalogue d'un type d'enceinte bien particulier, simple et homogène, dont les représentants sont presque tous situés dans les terres de Jaén et de Cordoue (fig. 5)⁶². J'en donnerai la

60. Alfonso Jiménez Martín, *La puerta de Sevilla en Carmona*, Séville, 1989.

61. J'utilise cette expression de préférence à «enceinte fortifiée» (*recinto fortificado*), qu'on trouve chez la plupart des auteurs mais qui pêche par imprécision.

62. J. Fortea et J. Bernier, ouvr. cité n. 1 ; J. Bernier *et alii*, ouvr. cité n. 1 ; Arturo Ruiz et Manuel Molinos, «Elementos para un estudio del patrón de asentamiento en las Campiñas del Alto Guadalquivir durante el horizonte ibérico pleno», *Arqueología Espacial*, IV, 1984, p. 187-206 ; A. Ruiz *et alii*, «El poblamiento...» (art. cité n. 31), fig. 1 ; Juan Serrano et José Antonio Morena, *Arqueología inédita de Córdoba y Jaén*, Cordoue, 1984 ; José Antonio Morena, Manuel Sánchez, Juan Serrano *et alius*, *Contribución a la Carta Arqueológica de la provincia de Jaén (I)*, Cordoue, 1987 ; S. Montilla, J. Rísquez, L. Serrano *et alius*, «Análisis de una frontera durante el horizonte

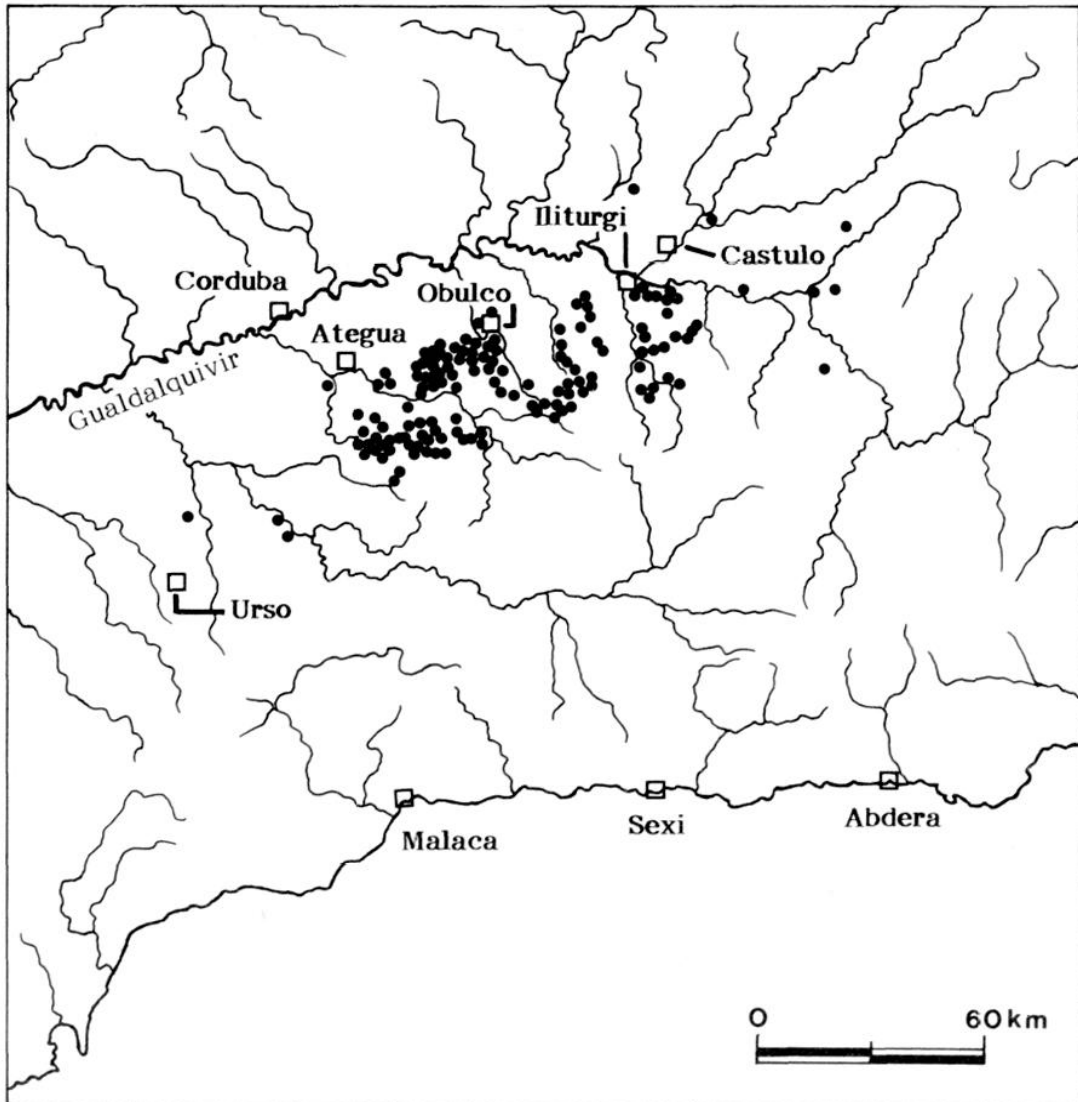


Fig. 5. Répartition des enceintes quadrangulaires (ronds noirs) en Andalousie d'après Bernier *et alii*, Fortea et Bernier, Hernández Díaz *et alii*, López Palomo, Ruiz *et alii* et Serrano et Morena.

définition suivante: une enceinte fortifiée quadrangulaire (carrée, rectangulaire ou légèrement trapézoïdale) dont le plus grand côté mesure au maximum 30 m, au minimum 7 m, et dont les murs toujours rectilignes sont bâtis en pierres grosses ou très grosses, appareillées sans terre ni mortier (fig. 6 et 8, d-f).

ibérico en la depresión Priego-Alcaudete», *Arqueología Espacial*, XIII, 1989, p. 137-149; Juan Murillo, Fernando Quesada, Desiderio Vaquerizo *et alii*, «Aproximación al estudio del poblamiento protohistórico en el sureste de Córdoba», *Arqueología Espacial*, XIII, 1989, p. 151-173. Pour la province de Séville, voir Luis Alberto López Palomo, *Santaella. Raíces históricas de la Campiña de Córdoba*, Cordoue, 1987, p. 192.

On a décrit en Andalousie, sous les termes de «tour», d'«enceinte fortifiée» ou d'«atalaya», des vestiges qui ne correspondent pas tous à cette définition. Un tri était nécessaire; l'analyse qui va suivre ne pourra par conséquent tenir compte que des sites pour lesquels on dispose d'un plan publié ou d'une description suffisamment explicite. J'ai dû ainsi rejeter toutes les «tours», malheureusement nombreuses, qui ne sont connues que par un point sur une carte. Dépouillement fait, il reste un corpus de 76 enceintes⁶³ sur lequel se fonderont toutes mes observations; 9 d'entre elles appartiennent à la province de Jaén, 66 à celle de Cordoue et 1 à celle de Séville.

— *Choix du site*

93 % des enceintes sont édifiées sur des sommets, presque toujours des sommets secondaires d'accès aisé ou peu ardu (collines, buttes, extrémités d'un plateau...); 5 enceintes seulement sont implantées sur des sites de versant. On ne connaît pas de sites de plaine. Leur altitude moyenne est de 485 m (minimum : 220 m ; maximum : 780 m). D'une façon générale, les sites choisis ne sont jamais éloignés des terroirs agricoles; la zone d'altitude la plus densément occupée (300 à 650 m) correspond à un milieu naturel bien précis : la Campiña de Jaén et de Cordoue, intermédiaire entre la plaine du Guadalquivir et la cordillère subbétique, dont les terrasses mamelonnées offrent de grandes possibilités agricoles⁶⁴.

— *Constructions connexes*

Des murs de refend sont assez souvent observés à l'intérieur des enceintes, mais l'absence de fouilles ne permet pas de les interpréter. A l'extérieur, des traces d'habitat sont parfois visibles en surface (site 27 de Fortea et Bernier), mais on est surtout frappé par la fréquence des enceintes inférieures. Elles sont visibles sur 40 % des sites; on observe même des enceintes inférieures doubles (10 %), voire triples (4 %). La superficie incluse peut atteindre 3 000 m². Ces enceintes entourent le quadrilatère sommital en

63. J. Fortea et J. Bernier, ouvr. cité, 28 sites (2 à 5, 8 à 14, 16 à 18, 20 à 24, 26 à 29, 31 à 33 et 45); J. Bernier *et alii*, ouvr. cité, 29 sites (9 à 11, 13, 15 à 21, 25, 41, 42, 44, 55, 56, 60, 67, 88 à 90, 99, 103, 104, 121, 122, 129 et 130); J. Serrano et J.A. Morena, ouvr. cité, 14 sites (2, 6, 10, 21, 23, 40, 48, 50, 52, 140, 144, 164, 175 et 192); J.A. Morena *et alii*, ouvr. cité, 4 sites (11, 110, 127 et 128); Manuel Góngora, *Antigüedades prehistóricas de Andalucía*, Madrid, 1868, 1 site (p. 91 : Los Corralejos); José Hernández, Antonio Sancho et Francisco Collantes, *Catálogo Arqueológico y Artístico de la Provincia de Sevilla*, III, Séville, 1951, 1 site (p. 60 : El Guijo).

64. Arturo Ruiz et Manuel Molinos, «Poblamiento ibérico de la Campiña de Jaén. Análisis de una ordenación del territorio», *I. Jornadas de Metodología de Investigación Prehistórica*; Soria, 1984, p. 423 sq.



Fig. 6. Enceinte quadrangulaire d'El Higuérón. Détail de l'angle nord-ouest (cliché Institut archéologique allemand).

suivant une courbe de niveau inférieure. Elles se distinguent de celui-ci par leur tracé souvent irrégulier et par leurs parements plus grossiers, composés de pierres presque toujours plus petites. On peut d'ailleurs se demander, vu la faiblesse de leur appareil, si dans bien des cas ce ne sont pas plutôt de

simples murs de terrasse aménageant un espace constructible autour de l'enceinte quadrangulaire. L'absence de l'enceinte inférieure n'est absolument certaine que dans les rares cas où le sommet choisi est un piton rocheux⁶⁵.

Il faut enfin noter que des traces évidentes d'un habitat romain (citernes, *opera caementicia*, mosaïques) ont été observées dans plusieurs enceintes⁶⁶.

— *Structure de l'enceinte*

Hormis la constante du quadrilatère, les dimensions et les proportions des enceintes sont extrêmement variées, comme l'a récemment montré M. Almagro Gorbea (fig. 7)⁶⁷. Les plus petites mesurent sept mètres au carré, les plus grandes atteignent trente mètres de côté. Les systèmes d'accès sont très mal connus. L'existence d'une porte a été supposée (mais pas confirmée) dans deux cas seulement⁶⁸. En revanche, plusieurs enceintes relativement bien conservées, avec des assises continues sur tout le périmètre, semblent dépourvues de porte au niveau du sol (fig. 8, e-f). Cette particularité mériterait confirmation par une fouille. Le bâti de pierre est conservé, dans le meilleur des cas, jusqu'à une hauteur de 3 m. L'épaisseur des murs est mal connue, le parement interne étant presque toujours enfoui ; mais elle est souvent de plus d'un mètre.

— *Appareil de l'enceinte*

En règle générale, l'appareil est mégalithique. Près de la moitié des enceintes (47 %) présentent des blocs qu'on peut qualifier de cyclopéens (longueur moyenne supérieure au mètre) ; les blocs inférieurs à 0,70 m de longueur moyenne sont plus rares (13 %). Les raffinements stéréotomiques sont peu fréquents (bossage rustique : 13 % ; bossage ciselé : 4 % ; feuillure d'angle : 26 %). En fait, il n'existe pas de style homogène pour ce type de construction. Tous les degrés se rencontrent entre un appareil très fruste, entassant des blocs bruts sans assises réglées, comme à El Castillarejo, et des parements soigneusement dressés dont les blocs bossagés et ciselés forment des assises presque isodomes, comme à El Higuéron (fig. 6)⁶⁹.

65. J. Fortea et J. Bernier, ouvr. cité, sites 27 et 29 ; J. Bernier *et alii*, ouvr. cité, site 88.

66. J. Fortea et J. Bernier, ouvr. cité, sites 8, 12, 21 et 24 ; J. Bernier *et alii*, ouvr. cité, sites 55, 89 et 121.

67. Martín Almagro-Gorbea : «El área superficial de las poblaciones ibéricas», *Coloquio : Los asentamientos ibéricos ante la romanización*, Madrid, 1988, p. 27, fig. 5.

68. J. Fortea et J. Bernier, ouvr. cité, site 4 ; J. Bernier *et alii*, ouvr. cité, site 104.

69. J. Fortea et J. Bernier, ouvr. cité, pl. VIII (El Castillarejo) et pl. I et II, 1 (El Higuéron).

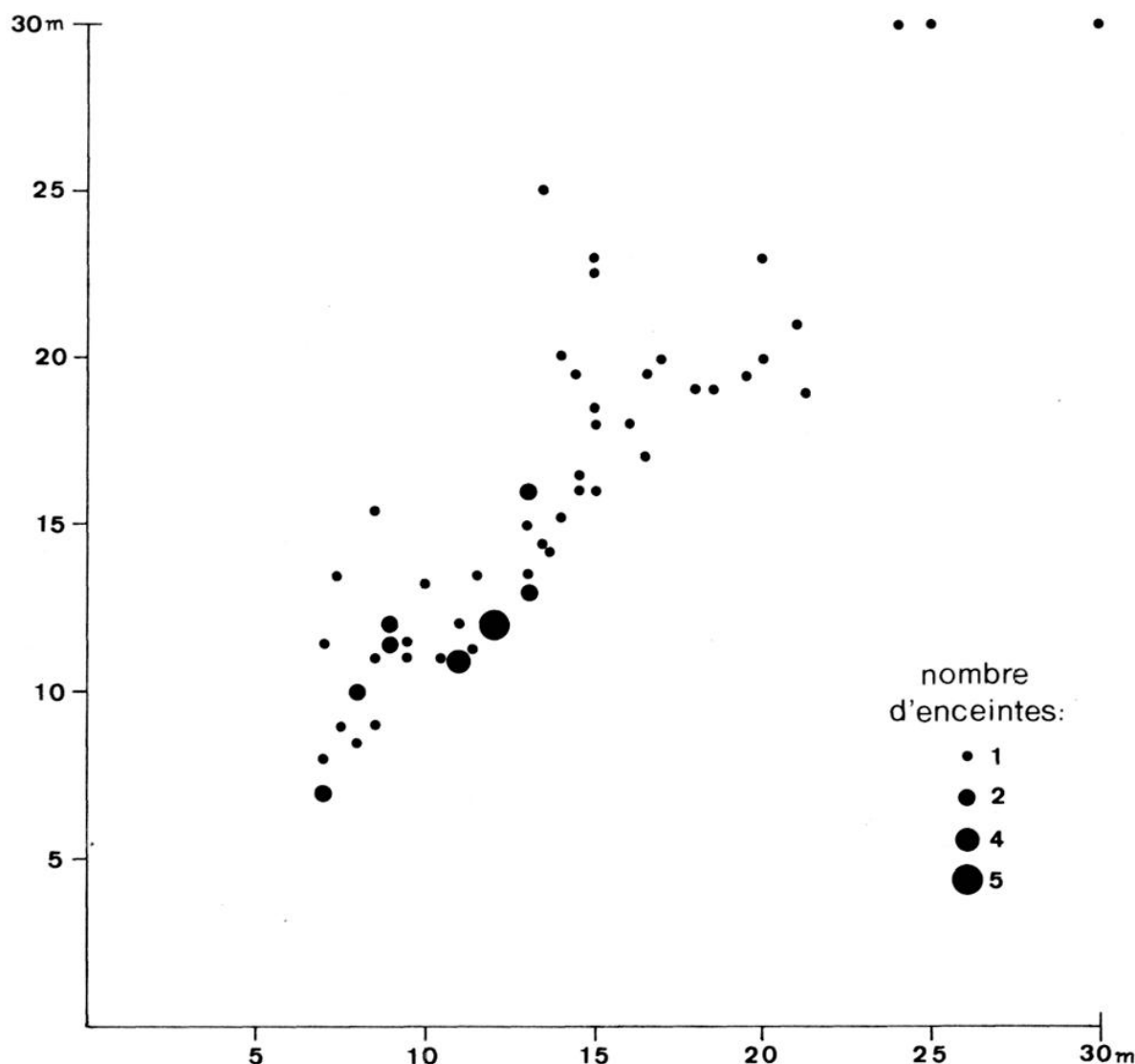


Fig. 7. Dimensions des enceintes quadrangulaires de Cordoue et de Jaén, d'après Almagro-Gorbea (modifié). La dispersion des points montre bien que ces constructions n'ont jamais eu des dimensions standardisées; en revanche, entre 49 m² et 460 m² (soit jusqu'à 25 m de côté), elles offrent toute la gamme des tailles sans hiatus notable, formant ainsi un ensemble globalement homogène. Les plans, quoique majoritairement rectangulaires, tendent au carré. Les seules dimensions qui se répètent plus de deux fois (11 x 11 m : quatre fois ; 12 x 12 m : cinq fois) ne sont que des estimations.

Les observations qui précèdent appellent plusieurs commentaires. On ne peut d'abord manquer d'être frappé par le contraste qui existe entre la simplicité constante du plan et la variété des appareils. Mais le style de maçonnerie, contrairement à ce que l'on pourrait supposer, ne constitue pas en l'occurrence un critère chronologique fiable. L'appareil mégalithique irrégulier est encore utilisé en Espagne au II^e siècle av. J.-C.⁷⁰, tandis que

70. À Ampurias (enceinte «hellénistique» de la Néapolis), voir Enric Sanmartí et Josep Maria Nolla, «La datation de la partie centrale du rempart méridional d'Emporion», *Documents d'Archéologie Méridionale*, IX, 1986, p. 81-110.

l'appareil isodome à bossage et à ciselure y est connu depuis le dernier tiers du III^e siècle av. J.-C.⁷¹. On ne peut donc pas être assuré, en l'absence d'autres éléments de datation, que les appareils frustes précèdent toujours les appareils réguliers, même si cette antériorité est archéologiquement prouvée dans le cas d'El Castillarejo et d'El Higuéron (ci-dessous, p. 33 et 34).

La nature de ces enceintes quadrangulaires est plus complexe qu'il n'y paraît et qu'il n'a été dit. Le souci défensif apparaît évident, tant dans leur perchement systématique que dans la robustesse des appareils. Mais peut-on pour autant, comme s'y sont risqués la plupart des auteurs, les identifier comme des tours de guet? Rien n'est moins sûr. La grande diversité des dimensions rend intenable une interprétation univoque de ce type. Il faut se rappeler qu'une tour est, par définition, une construction plus haute que large. Or une bonne moitié de nos enceintes sont à l'évidence beaucoup trop larges à la base pour avoir eu les proportions d'une tour. Les vestiges observables en surface ne permettent pas d'en dire plus : nous verrons plus loin si certains parallèles architecturaux peuvent suppléer à cette lacune.

Quant aux fonctions possibles, l'examen de la carte de répartition (fig. 5) permet d'écarter d'emblée deux hypothèses. Il est exclu qu'elles aient eu pour rôle de contrôler une grande route commerciale reliant Castulo à Malaga⁷². Elles sont en effet inconnues dans le secteur même de Castulo ainsi que dans les provinces de Grenade et de Malaga ; qui plus est, elles s'étendent largement sur un axe est-ouest. Elles ne dessinaient pas non plus un *limes* fortifié : on voit bien que leur répartition n'est pas linéaire ; elles forment au contraire une série de denses nébuleuses.

Une autre hypothèse parfois émise est celle d'un réseau de fortins exerçant un contrôle territorial à l'intérieur de tel ou tel état indigène⁷³. Sans l'écarter absolument, on ne peut qu'être intrigué par l'extrême densité des implantations dans certains secteurs, par exemple autour de Torreparedones (37 enceintes dans un rayon de 10 km⁷⁴). C'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour la police d'un territoire, à moins d'y supposer une emprise littéralement totalitaire. Il est plus raisonnable d'expliquer cette forte densité en reliant les enceintes à un habitat rural, en les considérant comme des lieux de refuge ou d'habitat éclaté dans une société menacée par les razzias ou par les guerres⁷⁵. Cette hypothèse a d'ailleurs l'avantage de restituer un type d'occupation du territoire déjà attesté pour l'époque

71. À Carmona, voir A. Jiménez, ouvr. cité n. 60, p. 182 sq.

72. Sic J. Fortea et J. Bernier, ouvr. cité, p. 131 sq.

73. Voir par ex. A. Ruiz *et alii*, «El poblamiento...», art. cité n. 31, p. 246.

74. D'après J. Murillo *et alii*, art. cité n. 62, fig. 8.

75. Même opinion chez J. Bernier *et alii*, ouvr. cité, p. 16-17, et chez J. Murillo *et alii*, art. cité, p. 169-170.

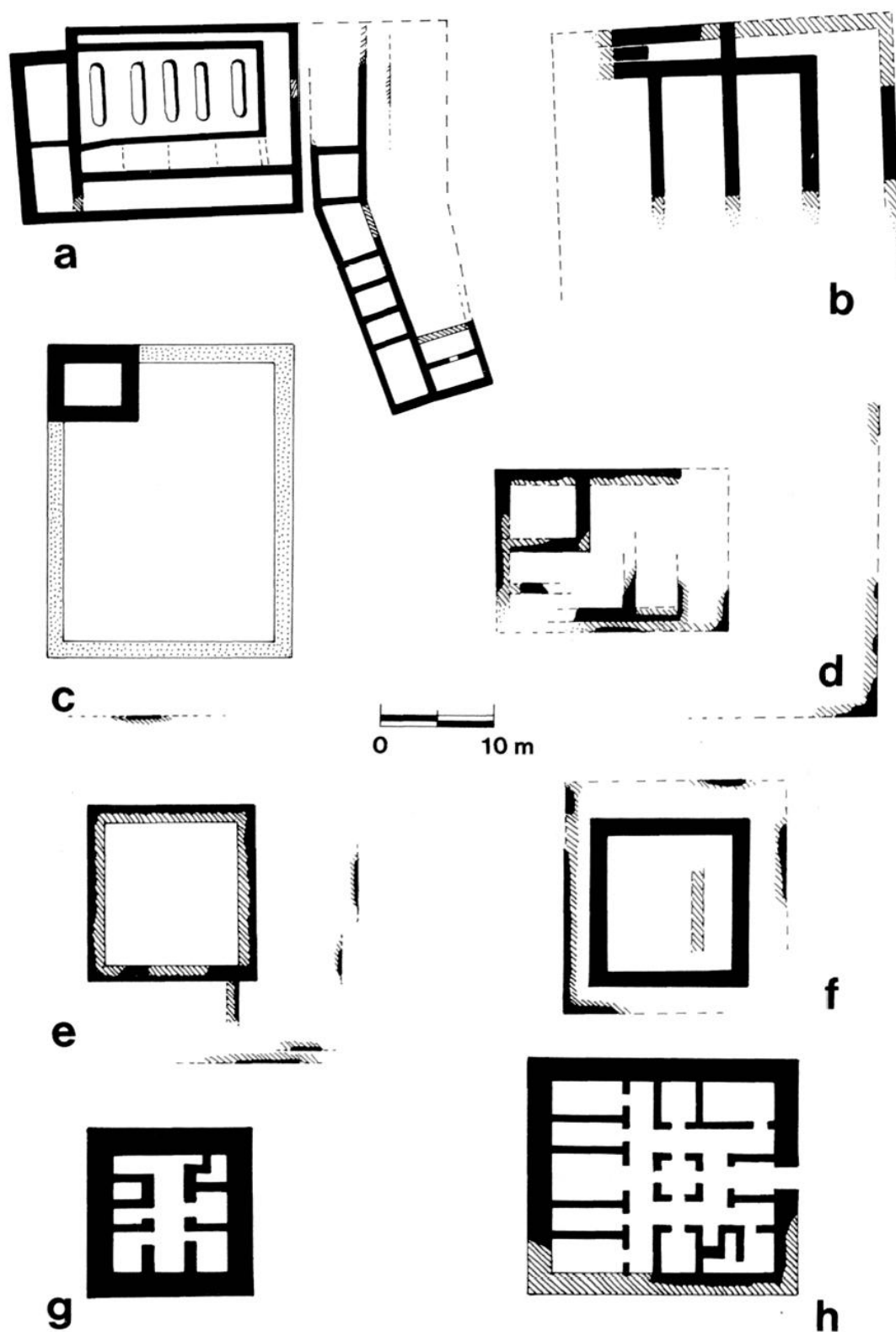


Fig. 8. a : Fortin de Ras ed Drek, d'après Barreca et Fantar. b : El Castillarejo, d'après Fortea et Bernier. c : Ferme fortifiée de Thasos, d'après Young (en noir : tour ; en grisé : enclos). d : El Arenal (Castro del Río, Cordoue) d'après Bernier *et alii*. e : Neverías (Nueva Carteya, Cordoue), d'après Bernier *et alii*. f : Las Almayas (Baena, Cordoue), d'après Bernier *et alii*. g : Castelo do Manuel Galo (bâtiment central), d'après Wahl. h : Castelo da Lousa (bâtiment central), d'après Wahl.

ibérique (ci-dessus, p. 19 sq.). On peut citer à son appui un faisceau d'indices concordants : taille moyenne des enceintes trop grande pour correspondre toujours à de simples tours de guet ; proximité immédiate des terres cultivables (sauf rares exceptions) ; proximité des points d'eau⁷⁶ ; traces d'habitat parfois visibles ; fréquente abondance et variété du matériel céramique⁷⁷ peu conciliables avec la seule présence d'une garnison militaire.

Quelques fouilles stratigraphiques, certes trop peu nombreuses encore, permettent désormais de jalonner la chronologie des enceintes quadrangulaires. Disons tout de suite qu'aucune d'entre elles n'a permis de mettre en évidence un niveau d'occupation clairement protohistorique. Jusqu'à nouvel ordre, le type architectural de l'enceinte quadrangulaire ne peut donc pas être attribué à la culture ibérique. Ceci n'exclut évidemment pas une présence ibérique sur tel ou tel site avant la construction de l'enceinte ; mais c'est commettre un amalgame inacceptable que de parler d'enceintes de l'Ibérique moyen sur la seule foi du matériel céramique recueilli en surface⁷⁸.

Une seule fouille, à El Castillarejo (Baena, Cordoue)⁷⁹, montre une première occupation qui pourrait remonter à la fin du III^e siècle av. J.-C. Mais ce n'est qu'une assez vague possibilité : la fourchette chronologique, pour les niveaux les plus profonds, s'étend de la fin du III^e siècle à tout le II^e siècle. A cette imprécision s'ajoute le délabrement avancé des structures. Le peu qu'on en connaît montre un plan atypique, avec plusieurs tronçons orthogonaux se recoupant (fig. 8 b). Les dimensions annoncées par les fouilleurs (30 x 25 m) sortent également de la norme habituelle. Qu'en conclure ? Il est bien sûr tentant de repousser la chronologie proposée jusqu'à ses extrêmes limites et de lier la construction de l'édifice à une phase d'occupation punique. Mais rien ne permet de préférer cette hypothèse à celle d'un établissement républicain de la première heure. En tout état de cause, on n'est même pas assuré que son plan correspondait réellement au type quadrangulaire simple que j'ai défini plus haut.

Les choses sont beaucoup plus claires en ce qui concerne les phases postérieures. Non seulement la marque de l'occupation romaine est évidente sur une grande majorité des sites, mais on sait encore que plusieurs enceintes sont des constructions pleinement romaines. Le premier point est abondamment prouvé par les prospections publiées. Dans les limites du corpus indiqué (ci-dessus, n. 63), on observe ainsi que 86 % des enceintes ont fourni du matériel romain (dans 31 % des cas à l'exclusion de toute autre sorte de

76. Voir A. Ruiz, ouvr. cité n. 41, p. 88.

77. Voir J. Fortea et J. Bernier, ouvr. cité, p. 135.

78. *Sic* J. Murillo *et alii*, art. cité, p. 160-163.

79. J. Fortea et J. Bernier, ouvr. cité, p. 117-123.

matériel) et que sur 7 enceintes seulement (9 %) on n'a trouvé que de la céramique peinte à bandes géométriques, sans matériel typiquement romain. Lorsque l'on sait par ailleurs que cette céramique peinte n'est pas propre à l'époque préromaine et qu'elle abonde sur la plupart des sites andalous dans des niveaux de la République et du Haut-Empire⁸⁰, on ne peut plus douter d'une occupation généralisée des enceintes quadrangulaires à l'époque romaine.

Le second point a trouvé confirmation dans des fouilles à Porcuna⁸¹, à La Yuca et à El Higuerón. J'ai plus haut évoqué l'enceinte basse de ce dernier site, qui est préromaine. Mais l'enceinte quadrangulaire sommitale (20 x 17 m, avec bossage et feuillure d'angle) appartient à une phase tardive de l'occupation du site qu'on peut dater à partir du I^{er} siècle après J.-C. (fig. 2 b et 6)⁸². A La Yuca (Jaén), une fouille de sauvetage a récemment découvert une enceinte rectangulaire en gros blocs bien épannelés, également perchée sur une colline, qui faisait partie d'une villa flavienne (avec les traces d'une occupation antérieure, républicaine)⁸³.

2. Interprétation historique

— *Les tours de guet*

Je mets à part sous cette dénomination les enceintes les plus petites, celles dont la superficie ne dépasse pas 100 m². Elles forment un groupe relativement individualisé, offrant les dimensions normales d'une tour militaire, mais très minoritaire au sein du corpus étudié⁸⁴. Il est probable qu'elles ont eu une fonction de surveillance et ce serait donc à elles que se réfèrent les sources littéraires de la République et du Haut-Empire, analysées en son temps par García y Bellido⁸⁵.

80. Voir Juan Manuel Abascal Palazón, *La cerámica pintada romana de tradición indígena en la península ibérica*, Madrid, 1986, p. 31-32 et 130 ; Oswaldo Arteaga, «Excavaciones arqueológicas sistemáticas en el Cerro de Los Alcores (Porcuna, Jaén). Informe preliminar sobre la campaña de 1985», *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1985*, II, Séville, 1987, p. 285.

81. Oswaldo Arteaga et Michael Blech, «La romanización en las zonas de Porcuna y Mengíbar (Jaén)», *Coloquio : Los asentamientos ibéricos ante la romanización*, Madrid, 1988, p. 90.

82. J. Fortea et J. Bernier, ouvr. cité, p. 89. Cette distinction chronologique, mal assumée par les fouilleurs, a été rétablie par Pierre Rouillard, «Les fortifications préromaines de l'aire ibérique», *La fortification dans l'histoire du monde grec (colloque, Valbonne 1982)*, Paris, 1986, p. 216, et par J. Murillo *et alii*, art. cité, p. 163.

83. Arturo Ruiz, Francisco Nocete et N. Zafra, «Excavación de urgencia en el Cerro de La Horca (La Yuca, Jaén)», *Anuario Arqueológico de Andalucía - 1987*, Séville, sous presse.

84. Une dizaine d'enceintes tout au plus : voir fig. 7.

85. A. García y Bellido, ouvr. cité n. 45, p. 418-419.

Ces textes nous apportent peu d'informations. On sait par le *Bellum Hispaniense* qu'elles étaient construites sur des sommets jouissant d'une vue dégagée (VIII,3) et que certaines d'entre elles, en Andalousie, couronnaient des pentes abruptes (XXXVIII,3-4); mais la terminologie reste imprécise (*turris* et *munitio*, respectivement en XXXVIII,3 et en XXXIX,2, pour désigner la même enceinte). Pline l'Ancien nous renseigne surtout sur le matériau utilisé : le pisé⁸⁶. Les assises mégalithiques conservées aujourd'hui doivent donc être interprétées comme des soubassements qui supportaient une élévation en pisé. Une sorte de mortier composait dans certains cas des toits en terrasse (*Bellum Hisp.*, VIII,3). En ce qui concerne leur fonction, les deux sources s'accordent pour souligner l'importance du guet (*specula* : Pline, XXXV,169 et *Bellum Hisp.*, VIII,3); l'auteur du *Bellum Hispaniense* en donne la raison : il s'agissait de se prémunir, en Bétique, contre les incursions des «Barbares», sans doute les Lusitaniens⁸⁷.

On peut tenter de rechercher les parallèles et, si possible, les origines de ces tours de guet. En ce qui concerne l'utilisation du pisé, il est évident que nous avons affaire à une vieille tradition locale⁸⁸. De même, l'existence d'une partie basse d'assises mégalithiques est une technique de construction courante à l'époque ibérique qui perdure pendant la période républicaine⁸⁹. La structure, en revanche, est sans doute importée ; les meilleurs parallèles connus proviennent du monde hellénistique. A.W. Lawrence a décrit les caractéristiques de ces tours de guet isolées dont les exemples se multiplient en Grèce à partir du IV^e siècle av. J.-C.⁹⁰. Leurs dimensions moyennes sont de 7 à 8 m de côté, dépassant rarement les 10 m ; la majorité d'entre elles sont quadrangulaires et certaines, comme en Espagne, comportaient un soubassement maçonné surmonté de briques crues ou de pisé⁹¹. De telles tours sont également connues en Crète au III^e siècle⁹² et en Chersonèse Taurique aux IV^e-III^e siècles⁹³. Au-delà des similitudes de forme, on est frappé par la

86. *Histoire Naturelle*, XXXV, 169 (voir ci-dessus n. 50), confirmé par Varron (*Res Rusticae*, I,14,4). Tous deux avaient visité la péninsule Ibérique.

87. *Bellum Hispaniense*, VIII, 3 : «*propter barbarorum crebras excursiones*».

88. Pour ne citer que des fortins, le pisé au-dessus d'un soubassement de pierre est déjà attesté à Los Millares (F. Molina *et alii*, art. cité n. 6, p. 179 et 185), ainsi que la brique crue à Puntal dels Lops (Helena Bonet et Ignacio Pastor, «Técnicas constructivas y organización del hábitat en el poblado ibérico del Puntal dels Llops (Olocau, Valencia)», *Saguntum*, XVIII, p. 173).

89. A Tarragone : Theodor Hauschild, *Arquitectura romana de Tarragona*, Tarragone, 1983 ; à Ampurias : E. Sanmartí et J.M. Nolla, *Ampurias - Guía itineraria*, Barcelone, 1988, p. 50 sq.

90. A.W. Lawrence, *Greek aims in fortification*, Oxford, Clarendon Press, 1979, p. 189 sq.

91. C'est le cas de la tour de Phychtia en Argolide, datée de la fin du IV^e siècle av. J.-C. : voir Louis E. Lord, «The 'pyramids' of Argolis», *Hesperia*, VII, 1938, p. 481-527.

92. Henri van Effenterre, «Fortins crétois», *Mélanges Charles Picard*, II, Paris, 1949, p. 1045, n. 2 (tour de Stis Pinès).

93. A. Wasowicz, «Le système de défense des cités grecques sur les côtes septentrionales de la mer Noire», *La fortification dans l'histoire du monde grec*, Paris, 1986, p. 79-93.

convergence des fonctions. Ces tours sont avant tout des fortifications rurales, vouées à la surveillance d'un territoire agricole⁹⁴, et l'on voit un Xénophon, au IV^e siècle, préconiser la construction de réseaux fortifiés ruraux⁹⁵.

Par quel biais ces modèles ont-ils pu atteindre la péninsule Ibérique ? On peut certes penser aux Barcides, si fort marqués de l'empreinte hellénistique, et rappeler que plusieurs sources anciennes évoquent les *turres* qui existaient dans l'Afrique punique. Mais j'ai souligné tout à l'heure l'imprécision du terme (ci-dessus, p. 24) ; de fait, il dissimule dans ces textes les édifices les plus divers. Lorsque Tite-Live mentionne la *turris* privée d'Hannibal (XXXIII,48,1), on sait par recoupement qu'il s'agissait en réalité d'une villa⁹⁶ ; et quant à la *turris regia* de Jugurtha dont parle Salluste (*Bellum Jugurthinum*, CIII,1), c'est une résidence princière. Seules les *turres speculaeque perveteres*, proches de Ruspina, auxquelles il est fait allusion dans le *Bellum Africanum* (XXXVII,5) étaient d'authentiques tours de guet, mais rien ne prouve qu'elles remontaient à l'époque des Barcides.

Quoi qu'il en soit, aucune de ces constructions n'a été retrouvée et l'on ignore tout des formes qu'elles pouvaient présenter. C'est de l'archéologie seule qu'on peut tirer quelques données utilisables. Des prospections italo-tunisiennes et italo-algériennes ont permis de repérer plusieurs forts ou fortins puniques, sur le cap Bon⁹⁷, dans la région de Bizerte et sur l'oued Seibous⁹⁸. Or il apparaît que ces fortins ne ressemblent en rien aux enceintes quadrangulaires de la Bétique⁹⁹ ; leurs plans, non standardisés, sont irréguliers et complexes, souvent asymétriques (fig. 8 a : Ras ed Drek). On tirera le même constat négatif des fortins puniques de Sardaigne décrits par F. Barreca¹⁰⁰ : ce sont des «polygones irréguliers» qui calquent en grande partie leur plan sur les nuraghes auxquels ils se superposent. Quant aux «atalayas» puniques d'Ibiza récemment explorées par J. Ramón, c'étaient, si l'on en croit cet auteur, des bâtiments précaires, guère plus que des abris édifés sur des promontoires côtiers pour la surveillance maritime¹⁰¹. Il est

94. A. Wasowicz, art. cité, p. 92 ; L. Lerat et F. Chamoux, «Voyage en Locride occidentale», *Bulletin de correspondance hellénique*, 71-72, 1948, p. 64 et 77 (tours rurales à l'écart des voies de communication).

95. Xénophon, *Revenus*, IV, 43-44, cité et commenté par Yvon Garlan, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris, 1974, p. 79.

96. Narrant le même épisode et parlant du même édifice, Justin (XXXI, 2) écrit *rus urbanum*.

97. Ferruccio Barreca et M'hamed Fantar, *Prospezione archeologica al Capo Bon. II*, Rome, 1983.

98. Sabatino Moscati, *I Fenici e Cartagine*, Turin, 1972, p. 238-239.

99. Contrairement à ce qu'a soutenu J.M. Blázquez, ouvrages cités n. 2 et 5.

100. Ferruccio Barreca, «Le fortificazioni fenicio-puniche in Sardegna», *Atti del I. Convegno Italiano sul Vicino Oriente Antico*, Rome, 1978, p. 123-125 et fig. 35-36.

101. Joan Ramón Torres, «El recinto púnico del Cap des Llibrell (Ibiza)», *Saguntum*, XXI, 1988, p. 293.

tentant d'assimiler ces ouvrages de petite envergure aux observatoires de fortune, probablement pas fortifiés (*speculae*), que les Carthaginois dressèrent hâtivement sur leurs côtes en 204 av. J.-C. (Tite-Live XXIX,23,1).

Le monde punique ne fournit donc pas de parallèles acceptables pour nos enceintes quadrangulaires isolées. L'hypothèse la moins aventureuse serait alors d'attribuer à la conquête romaine l'introduction d'un modèle hellénistique déjà répandu dans tout l'Orient méditerranéen. Mais au-delà du problème des origines, il est certain que les Romains n'eurent de cesse de développer, au moins jusqu'à la fin de la République, un réseau de tours de guet dans des régions agricoles de la Bétique particulièrement vulnérables aux razzias des Lusitaniens¹⁰². Bien que l'on manque de données de prospection pour d'autres secteurs que le Haut-Guadalquivir, les indices ne sont pas tout à fait absents dans la région de Séville. Une petite enceinte mégalithique rectangulaire (9,5 x 6 m) est connue depuis longtemps dans les *alcores* de Carmona, à El Acebuchal¹⁰³, et l'on a naguère supposé une filiation entre les nombreuses tours médiévales arabes de la campagne sévillane et des tours romaines qui les auraient précédées¹⁰⁴.

— *Les fermes fortifiées romaines*

Cette catégorie d'établissements devra sans doute regrouper la très grande majorité des enceintes andalouses. J'ai tout à l'heure inféré de leur implantation et des vestiges visibles que la fonction militaire n'était chez elles qu'un élément secondaire (ci-dessus, p. 31). De nombreux parallèles, tant dans la péninsule Ibérique que dans toute la Méditerranée hellénistique et romaine, permettent d'aller plus loin et de les identifier comme des fermes fortifiées. Je les examinerai successivement sous les deux formes qu'elles présentent en Espagne : la maison à tour et la ferme à simple enceinte.

La maison à tour, bâtiment principal d'une exploitation rurale, se distingue par la tour de défense ou d'apparat qui s'élève à l'un de ses coins : «*turris in propugnaculum villae*»¹⁰⁵. Le type en a été défini par P. Grimal¹⁰⁶ ; telle était la *turris*, autrement dit le *rus urbanum* d'Hannibal en Afrique (voir ci-dessus, n. 96). Son origine est hellénistique et Rome l'a répandue dans toute la Méditerranée.

102. *Bellum Hispaniense*, VIII, 3 (voir ci-dessus n. 87) ; dans le même sens, Alicia María Canto, «Die *vetus urbs* von Italica. Probleme ihrer Gründung und ihrer Anlage», *Madridrer Mitteilungen*, XXVI, 1985, p. 144.

103. George E. Bonsor, *Les colonies agricoles pré-romaines de la vallée du Bétis*, Paris, E. Leroux, 1899, p. 96 sq., réinterprété par J. Hernández *et alii*, ouvr. cité n. 63, II, 1943, p. 84.

104. Julio González, *Repartimiento de Sevilla*, I, Madrid, 1951, p. 424-426.

105. Sénèque, *Ad Lucilium*, 86, 4.

106. Pierre Grimal, «Les maisons à tour hellénistiques et romaines», *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, LVI, 1939, p. 28-59.

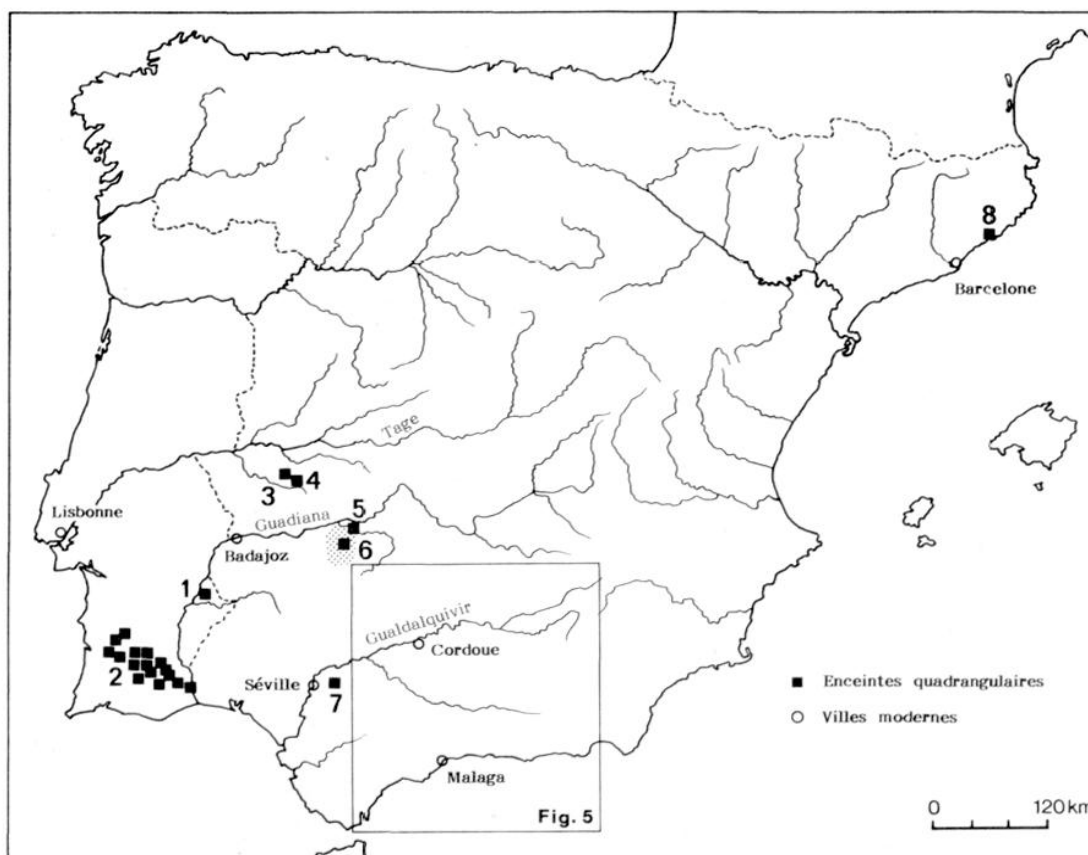


Fig. 9. Carte de répartition des enceintes quadrangulaires mentionnées dans l'article.
 1 : Castelo da Lousa. 2 : Autres *castelos* lusitaniens. 3 : Cuarto Roble. 4 : Los Canchuelos. 5 : La Sevillana. 6 : Hijovejo (en grisé : zone des enceintes de La Serena). 7 : El Acebuchal. 8 : San Pol de Mar.

Des représentants modestes mais puissamment fortifiés de ces maisons à tour existent en Espagne. Dans le Haut-Guadalquivir, je me risquerai à leur rattacher deux enceintes dont le plan, malgré l'absence de fouille, laisse entrevoir une tour de coin (fig. 8 d)¹⁰⁷. Toutes deux sont situées à faible altitude, en pleine zone agricole, et leurs dimensions sont identiques (16 x 13 m). Leur plan rappelle certaines fermes à tour de Thasos (fig. 8 c)¹⁰⁸. En Estrémadure, une fouille récente¹⁰⁹ a découvert une petite enceinte qui doit appartenir, à mon sens, à la même catégorie. Le Castillo de Hijovejo, tel est son nom, montre un plan presque carré d'environ 17 m de côté, avec une

107. J. Bernier *et alii*, ouvr. cité, site 55 (El Arenal); J. Serrano et J.A. Morena, ouvr. cité, site 2 (Alcoba La Baja).

108. Voir John H. Young, «Studies in South Attica. Country estates at Sounion», *Hesperia*, XXV, 1956, p. 139, fig. 7.

109. Alonso Rodríguez Díaz et Pablo Ortiz Romero, «Avance de la primera campaña de excavación en el recinto-torre de Hijovejo (Quintana de la Serena, Badajoz). El sondeo nº 2», *Norba*, VII, 1986, p. 25-41.

tour latérale saillante de 5,70 x 5,30 m. Le caractère domestique, nullement militaire, de ce petit établissement semble confirmé par la présence insolite de la base et du fût d'un pilier à l'extérieur de l'enceinte. La construction de l'ensemble peut remonter, d'après le matériel publié, au I^{er} siècle av. J.-C.

La tour de la plage du Grau Vell, à Sagonte, pourrait entrer dans la même catégorie si l'on acceptait l'une des hypothèses émises par ses fouilleurs, selon laquelle elle aurait appartenu à une maison à tour républicaine¹¹⁰. Mais outre que le flou de sa datation, entre la fin du III^e et le début du II^e siècle av. J.-C., rend incertaine son attribution aux Barcides ou aux Romains, il me paraît provisoirement plus vraisemblable de l'identifier comme un élément défensif d'une enceinte portuaire.

Le type le plus répandu, et de loin, reste cependant la ferme à plan simple. A ne considérer que leur plan — un quadrilatère aux murs très puissants —, les enceintes de la Bétique peuvent aisément passer pour des redoutes militaires. C'est cette circonstance trompeuse qui a si longtemps différé leur juste identification, d'autant qu'on ne disposait pas d'une fouille extensive de leurs structures intérieures. Or ce n'est pas en Espagne, mais dans le sud du Portugal qu'une telle fouille a été menée à bien. Dans un réexamen récent des *castelos* lusitaniens, J. Wahl démontre en effet que ces petits ouvrages quadrangulaires ne sont pas des fortins, comme on l'avait longtemps cru, mais d'authentiques habitations rurales¹¹¹. Ils sont datés des dernières décennies du I^{er} siècle av. J.-C. et ressortissent clairement à un type de ferme fortifiée d'origine hellénistique¹¹²; mais il faut insister sur le fait que cette nouvelle interprétation ne repose qu'en partie sur des parallèles architecturaux : c'est l'étude du matériel de fouille, et particulièrement d'un abondant mobilier féminin, qui a prouvé leur caractère civil. Peu importe ici s'il s'agissait de simples fermes, comme le soutient Wahl, ou si ces bâtiments abritaient, ainsi que le prétend M. Maia, des activités minières artisanales¹¹³.

On regrettera seulement que J. Wahl se soit refusé à inclure les enceintes quadrangulaires andalouses dans sa définition du *Wehrgehöft* romain, sans doute influencé par l'opinion courante qui les veut ibériques et préromaines. Les convergences sont pourtant remarquables : même type d'implantation sur des élévations médiocres ; même plan quadrangulaire simple (fig. 8, g et h) ; dimensions analogues (12,5 à 23 m de côté au Portugal,

110. C. Aranegui, P. Chiner, E. Hernández *et alii*, «El Grau Vell de Sagunt, campaña de 1984» *Saguntum*, XIX, 1985, p. 216.

111. Jürgen Wahl, «Castelo da Lousa. Ein Wehrgehöft caesarisch-augusteischer Zeit», *Madriider Mitteilungen*, XXVI, 1985, p. 149-176.

112. *Ibid.*, p. 163 sqq. A compléter par A. Wasowicz, art. cité n. 93, p. 91 sq. (pour la Chersonèse Taurique hellénistique).

113. Manuel Maia, «Os *Castella* do Sul de Portugal», *Madriider Mitteilungen*, XXVII, 1986, p. 221 sq.



Fig. 10. Castelo da Lousa (cliché Institut archéologique allemand).

11 à 30 m en Andalousie) ; mêmes murs très épais, montés en pierres sèches sans mortier (fig. 10). Un dernier rapprochement est particulièrement intéressant. On a vu plus haut qu'un certain nombre d'enceintes de Cordoue n'offrent aucune trace de porte au niveau du sol. Or la même particularité a été observée au Portugal sur plusieurs *castelos*, dont celui de Manuel Galo (fig. 8g)¹¹⁴. Elle s'explique fort bien si l'on se rappelle que dans certaines grandes tours-refuges hellénistiques des Cyclades, le rez-de-chaussée était aveugle, l'accès à l'étage étant assuré par des échelles volantes et l'accès de l'étage au rez-de-chaussée se faisant, lui, par une trappe intérieure¹¹⁵. On suppose dans ce cas, et ce devait être également vrai dans la péninsule Ibérique, que tout ou partie du rez-de-chaussée servait de magasin. Quant aux grandes enceintes irrégulières qui entourent le bâtiment principal

114. Voir J. Wahl, art. cité, p. 163.

115. A.W. Lawrence, ouvr. cité n. 90, p. 193.

(ci-dessus, p. 27), elles peuvent s'expliquer comme des murs d'enclos ou des murs de soutènement pour des constructions plus légères (communs, étables) réparties en contrebas de la maison forte.

Je récapitulerai pour finir ce qu'on sait de leur chronologie et de leur répartition. Aucune des datations actuellement connues (El Higuero, La Yuca, Porcuna, Hijovejo, divers *castelos* lusitaniens) ne remonte avec certitude au-delà du I^{er} siècle av. J.-C. Reste l'inconnue de la datation haute d'El Castillarejo (au plus tôt à la fin du III^e siècle) qui demande confirmation sur un site intact.

La répartition de la ferme fortifiée perchée dans la péninsule Ibérique (fig. 9) ne se limite pas aux exemples cités jusqu'ici. Pour s'en tenir aux attributions qui me paraissent hautement probables, on ajoutera aux sites de l'Andalousie et du sud du Portugal une série déjà importante d'enceintes rurales découvertes en Estrémadure. Les prospections de P. Ortiz dans le canton de La Serena (Badajoz) ont révélé l'existence d'une trentaine de «*recintos-torre*»¹¹⁶ qui doivent être interprétés comme des fermes ou des habitations rurales des débuts de la romanisation, peut-être liées pour une partie d'entre elles à des activités minières. On en connaît encore deux à Cáceres¹¹⁷, et une fouille toute récente à La Sevillana (Esparragosa de Lares, Badajoz) a révélé le plan presque carré (19 x 18 m) d'une ferme perchée du tout début du Haut-Empire (fig. 11)¹¹⁸. A Ciudad Real, des indications malheureusement trop imprécises¹¹⁹ laissent supposer l'existence de bâtisses semblables. En Catalogne, enfin, l'enceinte rectangulaire de San Pol de Mar (12 x 9 m), qui d'après A. Balil date de la fin de la République, doit elle aussi correspondre à une ferme fortifiée¹²⁰.

Quoique encore maigre, ce bilan provisoire ouvre des perspectives dans toute la péninsule Ibérique, de l'extrême nord-est à l'extrême sud-ouest. Je ne doute pas que les découvertes croîtront rapidement grâce aux prospections de terrain, pour peu qu'on prête une attention suffisante à un type d'édifice dont la parfaite homogénéité doit d'autant plus être soulignée qu'elle a été longtemps dissimulée par des attributions hétéroclites. Il est évident néanmoins que les fermes fortifiées perchées ont eu une répartition

116. A. Rodríguez et P. Ortiz, art. cité n. 109 et Alonso Rodríguez Díaz, «La Segunda Edad del Hierro en la Baja Extremadura», *Saguntum*, XXII, 1989, p. 199-204 et fig. 10. Ces deux auteurs n'évoquent pas l'hypothèse de la ferme fortifiée.

117. Angela Alonso Sánchez, *Fortificaciones romanas en Extremadura: la defensa del territorio*, Salamanque, 1988, p. 57 (Los Canchuelos) et p. 96 (Cuarto Roble).

118. Je remercie très vivement son fouilleur, Antonio Aguilar Sáenz, pour ces renseignements encore inédits.

119. José Javier Pérez Avilés, «Estudio arqueológico del Campo de Montiel», *Oretum*, I, 1985, p. 222 sq.

120. J. Puig i Cadafalch, *L'arquitectura romana a Catalunya*, Barcelone, 1934, p. 71, discuté par A. Balil, art. cité n. 52, p. 833.

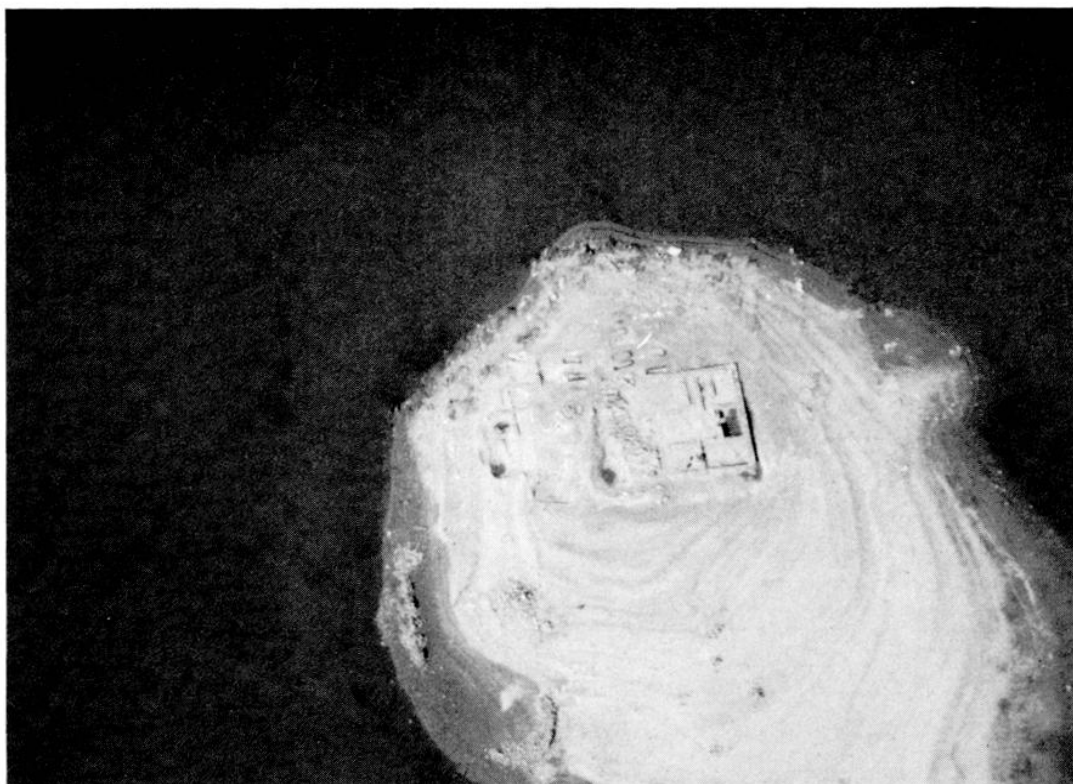


Fig. 11. Ferme alto-impériale de La Sevillana (Esparragosa de Lares, Badajoz). Cliché Casa de Velázquez - Pierre Moret.

irrégulière. On sait par exemple, après des prospections poussées, qu'elles manquaient presque complètement dans les zones septentrionales et orientales de la province de Jaén¹²¹. Le motif de ces lacunes nous échappe encore ; c'est un des points qu'il faudra élucider à l'avenir, tout comme les circonstances historiques précises de leur diffusion.

J'ai insisté tout au long de cet article sur une caractéristique majeure, une permanence du peuplement antique dans la péninsule Ibérique : le très petit habitat rural fortifié. Depuis le fortin de Los Millares, dont on a reconnu les fonctions agricoles, jusqu'aux fermes romaines, il y a là matière à réfléchir sur un type d'implantation qui traverse les siècles et s'accommode successivement des régimes sociaux les plus divers. La ferme quadrangulaire républicaine est l'héritière directe du fortin habité ou du petit hameau-fortin ibérique. Elle abrite les mêmes activités agricoles ; elle occupe les mêmes emplacements, elle peut même se superposer à lui comme les fouilles l'ont

121. Voir fig. 5 et A. Ruiz *et alii*, «El poblamiento...» (art. cité n. 31), p. 251.

prouvé à El Higuero¹²². Loin de constater, dans le Haut-Guadalquivir, une rupture du peuplement, on observe à partir du II^e siècle av. J.-C. une évolution *in situ* qui se traduit de la façon la plus spectaculaire par la rationalisation et la standardisation des structures domestiques.

L'apparition, le prompt essaimage et la persistance de ce modèle fortifié romain, jusque dans les terroirs les plus reculés de Jaén et de Cordoue, montre en même temps que la colonisation romaine se fit longtemps encore après la conquête sur un apparent pied de guerre. Jusqu'aux premières années de l'Empire le paysan vécut perché, claquemuré dans des bâtisses si fortes qu'on pouvait, certes, les prendre pour des tours — des tours d'Hannibal... Mais acceptons l'erreur de Pline : si l'on veut bien se souvenir que dans les terres mêmes d'Hannibal, *turris* se dit aussi *rus urbanum*.

122. Peut-être aussi à La Coronilla, où l'on a les traces d'un niveau d'occupation républicain (voir A. Ruiz *et alii*, «El poblamiento...», p. 252).